3 1761 08265678 6

Cuvelier de Trye, Jean
Guillaume Antoine

PQ
2211
C97F5

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lafillemendiante00cuve

LA

FILLE MENDIANTE,

MELODRAME

EN TROIS ACTES ET A SPECTACLE,

PAR J. G. A. CUVELIER ET L. CORSSE;

Musique de FOIGNET père;

Ballets de MILLOT;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 12 Octobre 1809.

« L'ambition n'a point de borne, c'est un gouffre qui n'a n'y fonds n'y rive, c'est le vuide que les philosophes, n'ont encore sceu trouver en la nature, un feu qui s'augmente avec la nourriture que l'on luy donne, en quoy elle paye justement son maistre, car l'ambition est juste seulement en cela, quelle suffist à sa propre peine et se met elle mesme au tourment. La roüe d'Ixion est le mouuement de ses desirs, qui tournent et retournent continuellement de haut en bas, et ne donnent aucun repos à son esprit. »

(*Sagesse de Charron.*)

PARIS,

BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, nº. 51.

1809.

LIBRARY
UNIVERSITY OF TORONTO
FEB 16 1971

PQ
2211
C97F5

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ALBERTO, Prince de Tarente.	M. *Joigny.*
LAURENTINI, fils d'Alberto.	M. *Grévin.*
MATADORO, Chef des Condottierri.	M. *St.-Clair.*
PETRO, Paysan.	M. *Dumont.*
ISCHINI, Palfrenier.	M. *Raffile.*
BARTHOLI, CRISPO, Lieutenans de Matadoro.	M. *Douvry.* / M. *Melcour.*
L'HERMITE muet.	M. *Martin.*
GERONIO, neveud e l'Hermite, âgé de 12 ans.	Mlle. *Millot.*
UN BUCHERON.	M. *Millot.*
UN GARDE.	M. *Barthelemy.*
REGINALDE, Duchesse d'Otrante.	Mlle. *Leroy.*
CLEMENTINA, sœur de la Duchesse et aveugle.	Mlle. *Lévesque.*
STEPHANA, fille de Clémentina et mendiante.	Mlle. *Adèle Dupuis.*
CHRISTINA, vieille concierge du château de Tarente.	Mlle. *Lagrenois.*
UNE PAYSANNE.	Mlle. *Aubourg.*
Paysans, Paysannes. Condottierri. Gardes de la Duchesse. Gardes du Prince.	Personnages muets.

La scène se passe en Italie, près de Tarente; au commencement du 17e. siècle.

LA FILLE MENDIANTE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une forêt ; dans le fond à gauche, l'entrée d'un château. Vis-à-vis, un monticule pittoresque. A l'avant-scène, à droite des acteurs, une vieille masure abandonnée, construite sur les débris d'une ruine romaine, auprès d'un arbre isolé. En avant, à droite, un banc de pierre ; à gauche, un banc de gazon.

SCENE PREMIERE.

(Au lever du rideau, les bucherons aux ordres de Pétro coupent du bois dans la forêt et en forment des charges. Les paysannes travaillent avec eux.)

PETRO, Bucherons, Paysannes.

UN BUCHERON.

Comment, la vieille concierge du château de Tarente, épouse c'nigaud d'Ischini, l'jeune parfrenier d'monseigneur?

PETRO.

Cela t'étonne! un peu d'argent rapproche les âges; c'est c'qui s'voit tous les jours; nous sommes tous invités aux fiançailles qui s'font sur c't'place, dès qu'monseigneur s'ra parti pour la chasse... Mais qu'est-ce que vous r'gardez donc vous autres, au lieu de travailler.

UN BUCHERON.

V'nez donc, v'nez donc voir maître Pétro.

PÉTRO, *allant à eux.*

Eh ben! quoi, qu'y-a-t-il?

LE BUCHERON.

Vous n'voyez pas, c'te jeune et jolie fille qui soutient une femme aveugle... Elles ont l'air toutes deux étrangères et bien misérables.

PÉTRO.

Ah! oui, je les apperçois... elles avancent de c'côté, peut-être ont-elles besoin de nous.

SCENE II.

Les Précédens, CLEMENTINA, STEPHANA.

(Clémentina entre appuyée sur Stéphana, et marche avec peine.)

STÉPHANA, *aux paysans.*

Donnez quelque chose à ma pauvre mère, aveugle, qui ne peut gagner sa vie, elle est prête à périr de fatigue et de besoin

PÉTRO, *regardant Stéphana.*

La pauvre petite ! comme elle est intéressante. (*Il soutient Clémentina*) V'nez par ici, bonne femme, là. . . sur ce banc. (*On la conduit sur le banc.*) Reposez-vous d'abord. . . T'nez, v'la une demi-tarrentaize. (*Il lui donne une petite pièce de monnoye*). C'est ben peu d' chose, mais nous n' manquons pas d' pauvres dans l' canton, et faut garder à chacun sa part.

STPHANA.

Homme charitable !

CLÉMENTINA.

Le denier offert par la pitié, a plus de prix, que l'or prodigué par l'orgueil.

UNE PAYSANNE.

V'la un morceau d' pain, bonne mère, il est ben petit, mais c'est d' bon cœur que j'vous l'offrons.

CLÉMENTINA, *l'acceptant.*

Un morceau de pain ! c'est pour ma Stéphana, pour ma fille. . . Hélas ! depuis le point du jour, nous marchons dans ces montagnes ; c'est elle qui me guide, qui me soutient, qui m'encourage ; elle n'a pris encore aucune nourriture d'aujourd'hui. (*Offrant le pain à sa fille.*) Tiens, prends.

STÉPHANA.

Garde-le, garde-le, ma mère ; tes peines sont plus grandes que les miennes, et cette nourriture me ferait mal, si tu t'en privais pour moi.

LES BUCHERONS.

Qu'elle est gentille !

LE BUCHERON.

Comm' all' parle ben ! t'nez ma chère enfant en v'la aussi un morceau du mien ; que j' sis content d' n'avoir pas eu faim.

STEPHANA, *le prenant.*

Je vous remercie. Mange ma mère, ta Stéphana en a aussi pour elle

CLEMENTINA.

Ta piété filiale aura sa récompense un jour, ô ma fille, et le ciel te bénira comme ta mère te bénit.

Stéphana reçoit la bénédiction de sa mère ; les bucherons regardent ce tableau avec attendrissement.)

PETRO.

Ce tableau-là m' tire les larmes.

STEPHANA, *à Pétro.*

Où pourrait-on trouver un peu d'eau ?

PETRO.

Attendez, attendez, j'ons encore là dans ma gourde un tantinet de vieux vin. (*Il prend sa gourde.*) La v'la.

CLEMENTINA.

Pourquoi vous priver...

PETRO.

Priver ! laissez donc, s'tila qui donne a pu d' plaisir que s'tila qui reçoit. Buvez, buvez.

CLEMENTINA, *buvant.*

Ah! j'avais grand besoin. . .

PETRO.

Il est bon, pas vrai?.. Dam' il n'est pas ferlaté, s'tila, je l' faisons nous-mêmes. . . Buvez donc aussi ma petite, ça n' vous f'ra pas d' mal, c'est l' vieux Pétro qui vous en répond.

CLEMENTINA, *se levant.*

Quoi! je parle au vieux Pétro. . . l'ancien jardinier du feu duc d'Otrante?

PETRO, *saluant.*

A lui-même, pour vous servir. . . Mais d'ousque vous nous connaissez donc?

CLEMENTINA, *avec embarras.*

Dans mon enfance, j'ai habité ce pays. . . lorsque mes yeux jouissaient de la lumière du jour. . . j'ai vu, j'ai connu l'honnête Pétro. . . Hélas! je ne puis l'appercevoir aujourd'hui; mais je juge par ses actions, que son bon cœur n'a point changé.

PETRO.

J' sommes toujours l' même, quoique j'ayons fait une petite fortune, je n' fesons pas comme tant d'autres. . . Mais Chût! n' faut pas parler d' ça tout haut.

CLEMENTINA.

Ce lieu est-il bien éloigné du château d'Otrante?

STEPHANA.

Un château? en voici un tout près de nous.

PETRO.

Celui que vous voyez appartient au prince Alberto de Tarente, bon et digne seigneur; là, demeure avec lui le jeune Laurentini son fils, qui nous promet toutes les vertus de son père. Quand au château de c'te méchante Réginalde, duchesse d'Otrante, il est beaucoup plus loin; mais il est encore trop près, voyez-vous, pour l' malheur d' tous ces braves gens.

CLEMENTINA.

Si je ne me trompe, ce pays n'est pas sous la domination de la Duchesse.

PETRO.

Non, mais il va y passer bientôt.

CLEMENTINA.

Comment cela?

PETRO.

La signora Réginalde ne s'est-elle pas mis dans la tête d'épouser c't' aimable seigneur Laurentini, l' fils d' not' bon maître le prince de Tarente. . . Entre nous, l' seigneur Laurentini n' l'aime pas c'te Duchesse; c'est une femme si extraordinaire! croiriez-vous qu' all' est toujours armée en tems d' guerre, comme un vrai paladin, et qu' all' conduit all' même les soldats à la bataille. . . d'am aussi all' fait trembler tout c' qui l'environne, et quand all' ne n' peut plus faire d' mal aux gens all' en fait aux bêtes. . . Aujourd'hui même, il doit y avoir une grande chasse, un gala, que sais-je! Mais j' nous arrêtons trop long-tems, not' ouvrage est fini. . .

adieu, mes bons amis, si vous v'nez au village et qu' vous ayez besoin d' quelque chose, donnez la préférence à Pétro; la bas. . . à gauche. . , c'te grande porte rouge. Au revoir.

(Il sort avec les bucherons et les paysannes. Stéphana les suit des yeux.)

SCENE III.

STEPHANA, CLEMENTINA.

CLÉMENTINA, *à elle-même.*

Réginalde duchesse d'Otrante! toujours puissante, toujours coupable . . et moi victime de l'orgueil et de l'avarice, aveugle, errante, abandonnée, réduite à mendier mon pain dans ce même pays où je devrais commander en souveraine. O fortune injuste! ô perversité humaine!

STÉPHANA, *revenant en scene.*

Qu'as-tu donc, ma mère, je vois couler tes larmes?

CLÉMENTINA.

Comment se fait-il qu'il m'en reste encore? j'en ai tant versé, qu'elles ont éteint ma vue.

STÉPHANA.

Que ne puis-je les tarir aux dépens de mes jours.

CLÉMENTINA.

Chère et sensible créature! faut-il que je te doive toutes les consolations, quand tu me dois tous tes malheurs.

STÉPHANA.

Tu es si bonne, si généreuse.. non, non cela n'est pas possible,

CLÉMENTINA.

Aimable enfant!

STÉPHANA.

Tu m'as promis de me rendre dépositaire de tes peines, dès que nous serions en Italie, depuis hier nous voilà débarquées sur les côtes de Tarente. J'ai le droit d'exiger que tu tienne ta promesse et j'en brûle d'envie, afin de partager et d'adoucir tes chagrins.

CLEMENTINA.

Eh bien! tu seras satisfaite . . personne ne peut-il nous écouter.

STÉPHANA, *regardant de tous côtés.*

Personne . . personne.

CLEMENTINA.

Salue cette terre hospitalière, ô ma chère Stéphana, c'est celle où reposent tes nobles ayeux. C'est celle où Clémentina, ta mère, a reçu le jour.

STÉPHANA, *avec surprise.*

Quoi! la principauté de Tarente? . .

CLÉMENTINA.

Oui. c'est dans la duché d'Otrante qui en fait partie, que les illusions brillantes du pouvoir et de la fortune ont environné mon berceau; j'étais l'aînée d'une sœur . . dont l'amitié aurait dû embellir ma vie . . dont la barbarie a empoisonné mes jours . . le

prétexte de sa haine fut mon amour pour un officier espagnol, le plus vertueux des hommes . . c'était ton père, nous déplorons tous les jours sa perte.

STÉPHANA.

Hélas! je ne l'ai point connu.

CLÉMENTINA.

Il m'aimait! tel fut son crime aux yeux de ma jalouse sœur, qui brûlant pour lui du plus violent amour . . elle se crut avilie, dédaignée, elle devint implacable, elle s'empara de l'esprit de notre père, elle l'irrita contre moi, je bravai, je l'avoue, l'autorité paternelle, en formant un mariage secret . . combien j'ai payé cher cette démarche coupable! une imprudence nous trahit bientôt. Je fus bannie, déshéritée, maudite par mon père . . mon époux et moi nous primes la fuite . nous nous retirames en Espagne . . à peine est-il débarqué . . ô forfait exécrable! une main inconnue l'assasine; notre mariage était ignoré de sa famille; elle me rejette comme une aventurière . je reste seule au fond de l'Andalousie avec ma douleur, ma honte et le repentir. Quelques mois après le ciel te fit, ô ma fille, le funeste présent de la vie, j'allais mourir... je veux vivre pour toi . . . mon sein t'offre la nourriture; mes mains inaccoutumées au travail sont obligées de s'y plier pour gagner la mienne; les années s'écoulent, le malheur pèse de plus en plus sur nos têtes, . . oubliée du monde entier, mon univers c'était toi, je ne vivais plus que pour ma Stéphana. J'exerçais tes mains au travail, j'ouvrais ton esprit à l'instruction, je préparais ton ame à la vertu, mais tout-à coup mes forces s'épuisent; après une longue maladie, ma vue s'éteint et je suis forcé de recevoir de toi les soins que j'aimais tant à te prodiguer.

STÉPHANA.

Ta Stéphana s'estima heureuse alors de pouvoir payer la dette sacrée de la nature. Oui, quelle que ce soit l'injustice des hommes, le cœur de ta fille te restera toujours pour t'en consoler. Mais continue ce récit qui m'intéresse si vivement?

CLÉMENTINA.

Ce fut dans ces circonstances fatales que j'appris la mort de mon infortuné père; avait-il maintenu mon exhérédation? m'avait-il entièrement dépouillée pour enrichir mon inexorable sœur? je devais le croire puisque le tableau de mes malheurs n'avait pu le toucher. Cependant j'étais bien certaine qu'en me repoussant loin de lui, il n'avait fait que céder aux séductions dont ma sœur l'avait environné. D'après cette conviction, je crus ne devoir rien négliger pour recouvrer le rang et la fortune de mes ancêtres. Dieu m'est témoin que ce n'est pas pour moi. Dès long-tems façonnée au malheur, je sais le supporter et dans l'état affreux où le sort m'a réduite, quels sont les biens qui peuvent me dédommager de ceux que j'ai perdus pour toujours. C'est pour toi seule, ô ma fille! pour toi, victime d'une faute que tu n'as pas commise, que je résolus de quitter l'Espagne, de courir de nouveaux hazards et de réclamer nos droits; j'ai vendu le peu que nous avions pour payer notre passage en Italie. Nous sommes débarqués à Tarente, ne

possédant plus rien au monde et réduites à attendre notre pain de la pitié. Encore quelques pas, nous allons toucher le sol paternel. Le ciel fera le reste.

STÉPHANA.

Mais cette sœur barbare, qui est-elle?

CLÉMENTINA.

Réginalde, duchesse d'Otrante.

STÉPHANA.

Cette femme guerrière et méchante dont on vient de nous parler.

CLÉMENTINA.

Elle-même. (*On entend le son du cor, dans le lointain.*) N'entends-tu pas les sons éloignés du corps de chasse.

STÉPHANA.

Ils semblent partir du côté d'Otrante.

CLÉMENTINA.

D'après le recit de Petro, ils annoncent l'arrivée de ma sœur, je n'en puis douter, . . après dix sept ans d'absence et dans cet état déplorable, je suis certaine qu'elle ne pourra me reconnaître. Dans quelque situation que tu te trouves, garde-toi bien, ma fille, de dire un seul mot qui puisse nous trahir.

STÉPHANA.

Il s'agit de l'existence de ma mère, les plus cruelles tortures ne pourraient m'arracher mon secret.

CLÉMENTINA.

Cher enfant! . . . reposons-nous encore quelques instans et nous irons, lorsque nous le pourrons sans danger, nous informer d'une certaine Lamberti . .

STÉPHANA.

Prenons garde, quelqu'un sort du château. (*Elles vont s'asseoir.*)

SCENE IV.

CLEMENTINA, STEPHANA, ISCHINI, CHRISTINA.

ISCHINI.

Vous dites donc que tout est préparé pour nos fiançailles . . . c'est monseigneur qui régale?

CHRISTINA.

Oui, tout est prêt, le vin, les tables, enfin le repas est déjà dans l'orangerie, il sera facile de le transporter ici, quand le prince sera parti pour la chasse.

ISCHINI.

V' la qu'est beu, mère Christina.

CHRISTINA.

Qu'est-ce que tu dis? mère Christina!... ce mot là me déplaît.

ISCHINI.

Y' vous déplait? v' la qu'est dit, ma chère petite Christina . . ma p'tite Christina, çà vous plait' i davantage?

CHRITINA.

Il n'y a pas de comparaison, tu m'appellais anciennementma

man Christina . . . c'était à merveille quand tu étais petit . . . maintenant que tu es grand, que les doux nœuds de l'hyménée vont nous serrer, nos âges se rapprochent, vois-tu ?

ISCHINI.

Oui, oui, j'entendons ben vot' calcul . . chaque année l' ciel m'accorde un an de plus ; vous, vous vous donnez un an d' moins. Effectivement nous finirons par être du même âge.

CHRISTINA.

Eh ! quel galimatias !

ISCHINI, *appercevant Clémentina et Stéphana.*

Tiens ! qu'est-ce que c'est que ces gens là ?

CHRISTINA.

Des mendiantes, on ne voit que cela à présent.

ISCHINI.

Elles ont l'air ben malheureuses !

CHRITINA.

Bah ! bah ! ce sont des fainéantes qui pourraient travailler et qui préfèrent tendre la main et ne rien faire, je m'y connais.

ISCHINI.

La p'tite fille me paraît ben gentille.

CHRISTINA.

Est-ce que çà peut être gentille, une petite fille de cette espèce ?

STÉPHANA, *se levant*

Souhaitez-vous quelque chose de nous, signor ?

ISCHINI.

Queu p'tite voix douce ! . . queu joli p'tite menote. (*Il veut lui prendre la main, elle la retire.*)

CHRISTINA.

Cela finira-t-il, signor Ischini . . il ne peut voir une jeune fille sans que la tête lui tourne. C'est un papillon que cet homme-là.

ISCHINI.

N' vous fâchez pas, je m' dépapillonnerai pour vous plaire, dam' Christina.

CHRISTINA.

Ah ! j'ai bien peur . . (*Sons de cor.*)

ISCHINI.

Hein ! n'entendez-vous pas ? (*regardant dans le fond.*) Ah ! certainement c'est elle.

CHRITINA.

Qui elle ?

ISCHINI.

T'nez tout là bas, madame la duchesse d'Otrante.

CLÉMENTINA, *se levant.*

La duchesse d'Otrante !

ISCHINI.

Avec toute sa suite et tout l' vintage. Courons avertir not' jeune maître, le signor Laurentini, (*bas à Stéphana.*) si vous avez besoin de queuque chose, ne vous adressez pas à elle, (*montrant Christina.*) car, voyez-vous, c' te bonne femme-là n'est pas bonne du tout.

CHRISTINA.

Eh bien ! qu'est-ce encore ?

ISCHINI.

V'la que j'm'en vas. (*Ils rentrent.*)

SCENE V.

CLEMENTINA, STEPHANA.

CLÉMENTINA, *à sa fille.*

Je vais être à l'instant en présence de ma persécutrice ; sachons si son cœur est inaccessible à tout sentiment d'humanité. Sans nous faire connaître, tu vas implorer des secours. Si la prière touchante de l'infortune arrive jusqu'à elle, je conserverai l'espérance de retrouver ma sœur. Si le tableau de la misère ne touche point son ame, alors je me garderai de me découvrir à ses yeux et je n'attendrai plus que des loix et de la justice de ma cause la réussite de nos projets.

SCENE VI.

CLEMENTINA, STEPHANA, CHRISTINA, ISCHINI, REGINALDE, PETRO, Paysans, Paysannes, Gardes de la Duchesse.

(Les paysans et les paysannes accourent de divers côtés ; Ischini et Christina sortent du château. Réginalde, en habit de chasse, paraît avec toute sa suite. Les deux mendiantes se trouvent en face de la Duchesse à son entrée, et lui demandent la charité.)

RÉGINALDE.

Quelles sont ces femmes ? que me veulent-elles ?

STÉPHANA.

Nous sommes deux étrangères infortunées : ma mère est aveugle, dans la plus affreuse misère, n'ayant que moi seule pour soutien. Ah ! madame, laissez-vous toucher par nos larmes, prenez pitié de nos malheurs.

RÉGINALDE.

Pourquoi laisse-t-on approcher de moi ces inconnues ? n'ai-je pas ordonné que ces gens sans aveu soient bannis de ma présence.

CLÉMENTINA.

Que pouvez-vous avoir à craindre, madame, de deux infortunées ?

RÉGINALDE.

Sous le manteau de la misère, on cache souvent le dessein de nuire à la société ; elle doit rejetter de son sein des êtres dangereux. Entendez-vous ; si j'étais dans mes domaines ces femmes trouveraient un asile au fond d'une prison.

CLÉMENTINA.

Madame a bien raison ; lorsque le crime habite les palais, c'est une prison qu'il faut à la vertu malheureuse.

RÉGINALDE.

Insolente créature ! quelle soit à l'instant chassée de ces lieux,

UN GARDE.

Allons, allons suivez-nous.

STÉPHANA, *aux gardes.*

Cruels! ayez pitié de ma malheureuse mère.

ISCHINI.

Voilà le prince et son fils.

SCÈNE VII.

Les Précédens, ALBERTO, LAURENTINI, suite du prince.

(A l'annonce de l'arrivée du prince, on s'arrête. Stéphana court se jeter aux pieds d'Alberto.)

STÉPHANA.

Ah! monseigneur! sauvez! sauvez ma mère! on veut nous chasser, nous punir, parce que nous avons imploré les secours de madame.

ALBERTO.

Duchesse, cette pauvre femme aveugle vous est-elle connue? a-t-elle fait quelque chose pour mériter votre haine.

RÉGINALDE.

Elle a eu l'audace de m'insulter.

CLEMENTINA.

La plainte est-elle une insulte, l'être courbé sous le poids du malheur, ne peut-il gémir sans être soupçonné?

RÉGINALDE.

Tes réflexions aussi hardies qu'injurieuses sont des personnalités.

CLEMENTINA.

Eh! madame, l'insecte écrasé dans la boue n'a-t-il pas le droit de relever sa tête contre le pied qui le foule.

REGINALDE.

Quel langage!

ALBERTO.

Cette femme paraît aigrie par le malheur, sa tête est exaltée.

LAURENTINI.

Ces vêtemens grossiers cachent peut-être quelque illustre victime du sort?

RÉGINALDE.

Eh! que m'importe!

ALBERTO.

Allons, duchesse, un peu de clémence, le plus beau droit des princes n'est-il pas celui de pardonner. Excusez donc des propos qui ne peuvent vous blesser, et permettez-moi de venir à leur

secour. Jamais un malheureux n'a paru sur mes terres sans y trouver assistance et protection.

RÉGINALDE.

Vous en êtes le maître, prince, et je souhaite que vous n'ayez point à vous repentir de vos bienfaits.

LAURENTINI, *a part.*

Quel caractère.

ALBERTO, *à Clémentina.*

Restez quelques tems dans mes domaines, mon fidèle Petro vous donnera tous les soins qui vous sont nécessaires. (*a Petro.*) Petro, je connais ton cœur, t'indiquer une bonne action, c'est te servir comme tu aimes à l'être.

PETRO.

Monseigneur sera satisfait. (*a Clémentina.*) Venez, venez ma bonne et vous aussi ma petite, vous êtes avec de bonnes gens: partout où monseigneur commande on est sûr de trouver le bonheur.

(*Ils se retirent dans le fond, groupés avec les villageois.*)

ALBERTO.

Quant à nous, Duchesse, des objets plus importans doivent nous occuper aujourd'hui. Trop long-tems nos états ont été divisés; vous daignez accepter la main de mon fils, ce mariage va réunir à jamais nos sujets respectifs sous la bannière de la paix, et nous pourrons joindre nos efforts pour détruire ce ramas de bandits, reste impur de nos guerres civiles, qui, sous le nom de Condottierri, désolent encore ces beaux climats.

REGINALDE.

Vous me trouverez toujours prête à vous seconder; mais seigneur, quand j'ai consenti à l'alliance proposée par vous, je n'ai point prétendu tiranniser le cœur de Laurentini; sa main, sans son amour, serait un présent injurieux.

ALBERTO.

Il est difficile de vous voir, madame, sans éprouver le sentiment de préférence que vous avez droit d'exiger. N'est-il pas vrai mon fils?

LAURENTINI.

Madame, j'obéirai à mon père. (*Il regarde Stéphana.*)

ALBERTO.

Une fête brillante nous attend au rendez-vous de chasse, venez, madame (*Aux paysans.*) Et vous, mes enfans, livrez vous à la joie; je veux que ce jour qui assure la tranquillité de mes états et le bonheur de mes sujets, soit donné tout entier au plaisir; je remets six mois d'impôts

LES PAYSANS.

Vive not' bon seigneur.

LAURENTINI, *à part à Stéphana, en lui présentant une bourse.*

Aimable fille, prenez cette bourse, et croyez que je suis vivement touché de votre déplorable situation.

STÉPHANA.

Je vous remercie, signor, ma mère a obtenu la protection de votre noble père; désormais, nous n'avons plus besoin de rien.

(Laurentini étonné, la regarde d'un air confus. Réginalde se retourne; elle paraît surprise de voir le jeune seigneur arrêté près de la petite mendiante. Elle lui présente la main, regarde cette dernière d'un air impétueux, et sort avec sa suite et celle du prince.)

SCENE VIII.

CLEMENTINA, STEPHANA, ISCHINI, PETRO, Paysans, Paysannes.

ISCHINI.

Ah! ça, v'la Monseigneur parti... il est tems de penser à nous; le tabelion est averti; il s'ra ici dans un moment. Si le signor Laurentini épouse la Duchesse, j'épousons aussi madame Christina, et c'est une double fête pour l'village.

CHRISTINA.

Oui, mes enfans, je veux qu'elle soit complète; Monseigneur fait les frais du repas, et moi, je paye les violons.

PÉTRO.

Quand on n'peut plus danser, il y a encore du plaisir à faire danser les autres, n'est-ce pas?

CHRISTINA.

Du tout, j'entends bien danser moi-même.

ISCHINI.

All' la dit, signor Pétro, il faudra ben en passer par là.

PÉTRO.

C'est ton affaire.

CHRISTINA, *aux paysans.*

Allons, aidez-moi, que les garçons apportent les tables, les jeunes filles, les verres, les bouteilles...

ISCHINI.

Et moi les plats.

CHRISTINA.

Venez, tous. (*Ils entrent au château.*)

SCENE IX.

PETRO, CLEMENTINA, STEPHANA.

PETRO.

Eh bien, le hasard vous favorise, vous serez d' la fête; pendant c' tems du moins, vous oublierez vos malheurs.

CLÉMENTINA.

Dites-moi, bon Pétro, le seigneur Lamberti, ancien écuyer du duc d'Otrante, est-il encore vivant?

PÉTRO.

Oui, mais c' digne vieillard est ben cassé par l'âge... Il est retiré dans c' te p'tite maison près du rivage... à deux cents pas d'ici. (*à Stéphana.*) Voyez-vous m'amselle,

CLÉMENTINA.

Pétro, j'attends de votre complaisance un grand service.

PÉTRO.

Un service! . . parlez, j' sommes tout à vous.

CLÉMENTINA.

C'est de conduire ma fille auprès du signor Lamberti.

PÉTRO.

Vous l' connaissez donc?

CLÉMENTINA.

Beaucoup.

PÉTRO.

J' conduirons volontiers m'amselle, chez c' brave seigneur, mais tantôt, après la fête: toute c'te jeunesse qui va s'assembler, c'te jeune fille s'ra ben aise d' voir danser. . . et peut-être ben de danser elle même.

CLÉMENTINA.

Si je ne craignais d'abuser de votre complaisance, je vous prierais de la conduire à l'instant même.

PÉTRO.

Ah! c'est différent, si c'te visite à quequ'e chose d'intéressant pour-vous, vous avez raison, il ne faut pas la différer, j' vas dire un mot à nos bucherons et j' suis à vous.

CLÉMENTINA.

Votre zèle augmente notre reconnaissance.

(*Pétro entre au château.*)

SCENE X.

CLEMENTINA, STEPHANA.

CLÉMENTINA, *a Stéphana.*

Tu feras voir à l'écuyer Lamberti; cette bague aux armes de notre famille; elle me fut jadis donnée par mon père; ma sœur en possède une toute semblable, Lamberti te reconnaîtra à ce signe, c'est de lui seul que j'attends du secours pour réussir dans notre entreprise; tu lui diras que pour ne pas exciter de soupçons, je resterai chez Pétro, dans l'asile que le prince m'a désigné. Lamberti, ce digne ami de mon père, t'indiquera lui-même les moyens à prendre pour que j'aie avec lui un entretien secret. Tu reviendras en ces lieux m'apporter le résultat de cette conversation. Va fille, et que le ciel dirige tes pas.

STÉPHANA.

Voici ces bons villageois.

SCENE XI.

Les Précedens, CHRISTINA, ISCHINI, PETRO, Villageois.

ISCHINI, *accourant.*

Par ici, par ici, posez tout ça là. (*On pose les tables les bancs.*)

PÉTRO *entrant, à Stéphana.*

V'nez, m'amselle, me v'la à vos ordres.

ISCHINI.

Tiens! elle s'en va? où va-t-elle donc comme ça?

PÉTRO.

J'allons la conduire chez le signor Lamberti, allez toujours vot' train, j' sommes à vous dans un moment.

ISCHINI.

Eh ben dépêchez-vous, (*A Clémentina.*) Et vous la bonne maman, en attendant le retour de vot' fille, placez-vous là, si vous ne nous voyez pas, au moins vous nous entendrez, là, asseyez-vous.

STEPHANA.

Mes amis, je vous recommande ma mère.

ISCHINI.

Soyez tranquille, j'en aurons soin comme de nous-même, allez, et ne tardez pas. (*Aux villageois.*) Allons, mes amis, que ceux qui aiment la danse ouvrent le bal, et que les plus gourmands se mettent à table avec moi.

(Stéphana dit adieu à sa mère, la recommande de nouveau aux paysans, et sort conduite par Pétro.)

SCENE XII.

Les Précédens, excepté PETRO et STEPHANA.

(Une partie des paysans se met à table; une autre partie se prépare à danser. Les musiciens sont placés sur un tronc d'arbre renversé. On présente de gros bouquets à Ischini et à Christina. Après la signature du contrat, on fait danser Christiana. BALLET. Pendant la fête, le soleil s'obscurcit. Les danseurs s'arrêtent et écoutent à plusieurs reprises. Ensuite continuent les danses. Un coup de tonnerre plus rapproché les fait enfin cesser.)

CHRISTINA.

Ah! mon dieu! mon dieu! voilà un coup de tonnerre épouvantable.

ISCHINI.

L'orage s'ra terrible... voyez donc queu guignon... l'jour de mes noces, quand ça s'rait à moi d' faire la pluie et l'beau tems.

CHRISTINA.

Il n'y a pas un instant à perdre, rentrons au château.

(*Nouvel éclat de tonnerre.*)

TOUS.

Sauvons-nous.

ISCHINI.

Emportez, emportez.

(Ils se sauvent de divers côtés, rentrent les tables; Ischini donne le bras à Christina.)

SCENE XIII.

ISCHINI, CHRISTINA, CLEMENTINA.

CLÉMENTINA, *avec effroi.*

O ciel! ma fille... qu'va-t-elle devenir?

ISCHINI.

Et c'te pauvre femme. . . mère Christina, est-ce que nous allons la laisser là?

CHRISTINA.

Ma foi, qu'elle s'en tire comme elle pourra... dans une occcasion comme celle-ci, chacun pour soi.

ISCHINI.

Fi, qu'c'est vilain d'avoir l' cœur dur! . . Moi, j'vas lui donner l' bras et l'aider à s' mettre à l'abri.

CHRISTINA, *rentrant au château.*

Bah! bah!

SCENE XIV.

ISCHINI, CLEMENTINA.

(*L'orage redouble*)

ISCHINI, *prenant la main de Clémentina.*

V'nez, v'nez, bonne femme. . . j'allons vous trouver un asile, n' craignez rien.

CLEMENTINA.

Homme sensible et généreux. . . Menez-moi auprès de ma fille, la maison du seigneur Lamberti, n'est pas éloignée, m'a-t-on dit?

ISCHINI, *la dirigeant.*

C'est de c' coté, suivez-moi. (*S'arrêtant.*) Ah! mon dieu! qu'est-ce que j' vois donc là bas. . . Les Condottierri, la maison du signor Lamberti en flammes. . . Votre fille qui s'enfuit.

CLEMENTINA, *avec un cri.*

Ma fille! ah! grand dieu.

(Elle tombe évanouie; Ischini la soutient et la place sur un banc de gazon.)

ISCHINI.

Eh ben! qu'est-ce qu'elle a donc à présent? elle se trouve mal. . . la v'là sans connaissance. . . Ah! parni qu'est-ce que j' vas faire. . . sauvons-nous. . . et ces Condottierri, y viennent sans-doute pour piller le château? . . et monseigneur qui n'y'est pas. . . Oui, mais ma femme y est? . . Ah! ben! comme all' disait tout à l'heure, chacun pour soi. . . pensons à nous. . . les v'là. . . où me cacher?.. ah! sur cet arbre. (*Il monte sur l'arbre isolé.*)

SCENE XV.

CLEMENTINA évanouie, MATADORO, CRISPO, et plusieurs Condottierri, ISCHINI, sur l'arbre.

(*Crispo, tient une cassette sous son bras.*)

MATADORO.

La jeune fille s'est enfuie. . . elle était jolie ma foi. . . mais, Bartoli est à sa poursuite, et j'espère qu'il l'attrapera.

CRISPO.

Je le crois bien, Bartoli n'est pas maladroit, témoin, son ancienne expédition d'Espagne (*Il rit.*) Ah! ah! ah!

MATADORO, *à Crispo.*

Chut! ne parlons pas de cela... Cette Duchesse nous protège toujours sous main; mais elle nous ferait pendre si nous parlions... Bartoli s'est sans doute emparé du papier qu'elle desirait tant avoir en sa puissance?

CRISPO.

Je n'en sais rien; mais moi, j'ai trouvé cette cassette sous ma main, par hasard, et ma foi, comme elle peut contenir des choses précieuses, je m'en suis emparé, dans la crainte qu'elle fût la proie des flammes. (*Il rit.*) Eh! eh! eh!

MATADORO.

Je suis faché de l'accident qui a causé cet incendie et fait périr Lamberti; cela n'entrait pas dans mes vues et pourrait donner l'alerte.... pour parer à tous les événemens, je vais rejoindre nos camarades; toi Crispo, reste en ces lieux pour attendre le retour de Bartoli; je laisserai une chaloupe à vos ordres, avec de bons rameurs au rendez-vous ordinaire. (*Les Condottierri vont pour sortir, Matodoro apperçoit Clémentina évanouie.*) Que vois-je? une femme! CRISPO, *s'approchant.*

Elle est évanouie.

MATADORO.

C'est peut-être la femme de quelqu'un des nôtres.

ISCHINI, *sur l'arbre.*

Tiens! ça s'rait la femme d'un Condottierri! et moi qui voulais la secourir!

MATADORO.

Elle me semble fort belle!

CRISPO.

Ses yeux restent fermés.

ISCHINI, *à part.*

Si tu attends qu'ils s'ouvrent, tu attendras long-tems.

CRISPO.

Il faudrait lui donner des secours

MATADORO.

Nous n'en avons pas le tems; le fracas de la foudre l'aura effrayée, ça ne sera rien.... mais, elle paraît forte, encore jeune; qu'on l'emporte dans la grande barque, et qu'on en prenne le plus grand soin; elle pourra nous être utile.

ISCHINI, *à part.*

Comme il est galant.

MATADORO.

Diable! l'orage recommence; allons, gagnons promptement le rivage. Crispo songe à ce que je t'ai ordonné.

CRISPO.

Oh! soyez tranquille.

Matadoro sort avec ses satellites, qui emportent Clémentina évanouie.

SCENE XVI.

ISCHINI, *sur l'arbre*, CRISPO, *s'asseyant sur la cassette qu'il portait.*

CRISPO.

Il me donne là une commission qui me déplaît fort, allons, reposons-nous un moment....

ISCHINI.

I n' s'en ira pas... et moi j' sommes mouillés jusques aux os.

CRISPO, *regardant.*

Hein! (*Après un silence.*) Il me semblait qu'on avait parlé.... Je n'entends rien... le tems se rembrunit furieusement... et cet endroit n'est pas commode.

ISCHINI, *à part.*

Eh ben! va-t-en.

CRISPO.

Après notre expédition.... il n'y a pas trop de sûreté pour moi dans ce lieu; et par dessus le marché, toutes les fois que le tonnerre gronde avec une certaine force, je ne sais pourquoi j'éprouve une espèce de frémissement....

ISCHINI, *à part.*

Il a peur aussi.

CRISPO, *appercevant une bouteille*

Que vois-je luire là-bas? (*Il se lève et la ramasse*). Une bouteille.

ISCHINI.

C'est ma bouteille que j'ons laissée là.

CRISPO, *buvant.*

Ma foi, il est bon.

ISCHINI, *à part.*

Et pas cher.

CRISPO, *se rasseyant.*

C'est dommage qu'elle ne soit pas pleine.

ISCHINI, *à part.*

N' faut-i pas la remplir à monsieur.

CRISPO, *buvant.*

Encore un coup à la santé de celui qui me régale. (*Il rit.*) Ah! ah! ah!

ISCHINI, *à part.*

Ça m'a fait grand bien.

CRISPO.

Il est très-bon.... c'est du Lacrima, ça.

ISCHINI, *à part.*

Christi!

CRISPO, *posant la bouteille.*

J'avais besoin de ça pour me remettre..., en attendant Bartoli voyons un peu ce que contient cette cassette, qui maintenant m'appartient en tout bien tout honneur.

ISCHINI, *à part.*

Queu délicatesse

CRISPO, *il ouvre le coffre.*

Qu'est-ce que c'est que tout ça.... une soubre veste.... un haut-de-chausse.... c'est un habit de Page.... s'il y avait au moins quelques bijoux, quelques diamans.... (*Il cherche.*) Rien. (*Refermant la cassette.*) Que la foudre m'écrase si cela vaut la peine que je me suis donné.

(La foudre éclate sur l'arbre isolé; Ischini épouvanté, roule du haut-en-bas.)

ISCHINI.

Ahi! ahi! ah! je suis mort.

(Il court de tous côtés et se rencontre avec Crispo).

CRISPO.

J'ai vu le diable. (*Il s'enfuit.*)

ISCHINI, *voulant sortir, se trouve face-à-face avec Stéphana qui entre.*

Ah! mon dieu! encore un autre. (*Il court vers le château.*)

SCENE XVII.

STEPHANA, ISCHINI.

STÉPHANA.

Arrêtez.... c'est moi.... ne craignez rien.

ISCHINI.

Comment! c'est vous, m'amselle? vous m'avez fait une fière peur... allez.

STÉPHANA.

Où est ma mère?... où est-elle? parlez, au nom du ciel!

ISCHINI.

J' la croyons ben loin à présent... ils l'ont emportée.

STÉPHANA.

Emportée! et qui?

ISCHINI.

Les Condottierri.

STEPHANA.

Grand dieu!.... il serait possible?..

ISCHINI, *à part.*

Mais j' pense à une chose, si c' tautre était une de leurs femmes, celle-ci serait donc aussi... je m'y perds.

STEPHANA, *revenant.*

Il faut que je retrouve ma mère, je ne puis vivre sans elle.., ah! mon ami, soyez assez généreux pour ne pas m'abandonner... de quel côté ces ravisseurs ont-ils dirigé leurs pas; conduisez-moi vers leur retraite...

ISCHINI, *à part.*

Pas si bête!.. j'ons deviné juste, elle veut m'engeoler, me mener à la gueule du loup. (*Haut.*) Adieu, la jeune fille, Ischini n'est pas né d'hier, voyez-vous. Adieu. (*Il sort.*)

SCENE XVIII.

STEPHANA, *seule.*

Il me fuit. . . il est insensible à mes larmes; seule, sans secours, que faire? que devenir? à l'instant où je trouvais un protecteur dans le noble Lamberti, le ciel et les hommes semblent conjurés contre moi, la foudre gronde. . . des brigands paraissent. . . je vois ce malheureux vieillard périr dans les flammes qui dévorent sa maison . . le sensible Pétro assailli de toutes parts, a peut être perdu la vie en voulant défendre la mienne. . . je veux échapper à cette scène d'horreur, je suis poursuivie, je ne dois mon salut qu'au hasard, et quand je crois, après tant de dangers, retrouver une mère chérie, elle même est disparue! je veux sacrifier mes jours pour sauver celle à qui je les dois. . . oui, quelques soient les dangers qui me menacent, je les braverai tous pour délivrer ma mère. (*Pendant ce monologue, l'orage a cessé par dégrés et le jour est revenu*) Que vois je? (*Elle apperçoit le coffre.*) Une cassette! des habillemens d'homme. . . Voici un moyen de parcourir ces lieux sans danger, l'être tout-puissant me protège à l'instant même où je me plaignais d'être abandonnée de tout le monde. J'obéis à sa volonté suprême. On vient. . . Hâtons-nous de mettre mon projet à exécution.

(Elle traîne la cassette dans les ruines et s'y cache.)

SCENE XIX.

ISCHINI, CHRISTINA, *sortant du château.*

ISCHINI, *sort du château examine et dit.*

Il n'y a plus personne. . . Montrons-nous.

(Affectant du courage, il monte sur la montagne et agite sa hallebarde.)

Où sont-ils: . . Ils sont partis?

CHRISTINA, *sur la porte du château.*

Ischini! . . eh bien, où es-tu donc?

ISCHINI.

Me v'la.

CHRISTINA.

Que fais-tu là?

ISCHINI.

Je cherche les ennemis.

CHRISTINA.

Et tu me laisses seule.

ISCHINI *venant à elle.*

N'ayez donc pas peur, madame Christina, j'suis là pour vous defendre... Qu'ils viennent, vous allez voir beau jeu... vous tremblez?

CHRISTINA.

Tu trembles aussi.

ISCHINI.

Je tremble, oui, de la peur que j'vas leur faire.

CHRISTINA.

Et à qui ? je n'vois personne.

ISCHINI.

J'crois ben ; à mon approche i s'sont sauvés ; mais si ils y étaient, vrai, vous verriez. (*on entend une fanfare.*) Heim ! (*tremblant*) qu'est-ce que c'est donc qu'çà

CHRISTINA.

C'est une fanfare . . . le beau tems est revenu, la chasse continue ; c'est tout simple, cela t'a fait peur.

ISCHINI.

Peur ! non. Mais c'est que ma bravoure va un peu par élans.

CHRISTINA.

Oui, c'est une bravoure de circonstance, dans le danger elle te fait faux bond.

ISCHINI.

C'est peut-être çà... Oui, j'crois que c'est çà. En tout cas, on peut bien être intimidé après c'que j'ai vu ici même : vous savez ben c't' femme aveugle, eh ben, elle s'est évanouie. . . ils l'ont emporté. . .

CHRISTINA.

Qui ?

ISCHINI.

Les brigands, donc. . . elle était de leur connaissance.

CHRISTINA.

Je te disais bien que ces étrangers ne méritaient pas notre pitié.

ISCHINI.

C'n'est pas tout ; tous ces brigands s'étaient rangés autour de c't'arbre ; j'-tions monté dessus, nous. V'là qu'tout-à-coup la foudre tombe, patatra, moi, j'tombons en bas, parce que dans ces cas-là, n'faut pas rester en l'air ; çà leur fait une peur... Ah ! sur ce, vlà qui s'sauvent tous, j'nous en croyons quitte ; pas du tout. . . la jeune fille est revenue, elle était tout effrayée... apparemment de n'plus voir ses bons amis les brigands ; ne voulait-elle pas que je la conduisisse vers eux... pas si sot.

(On entend le son du cor.)

CHRISTINA.

La chasse se rapproche.

ISCHINI.

Si la bête venait de c'côté:... j'suis en bon train.

CHRISTINA *riant.*

Elle te dévorerait.

ISCHINI.

Ah ! j'dis, nous serions deux... Ah ! mon dieu ! la vla, la v'là.

CHRISTINA.

Eh bien ! ton courage ?

ISCHINI.

L'bon moment est passé. . . décampons.

(Ischini laisse tomber sa hallebarde et court du côté de la chasse.)

SCENE XX.

STEPHANA, un Ours, ensuite LAURENTINI.

(L'Ours s'avance; Stéphana sort de la masure, ramasse la hallebarde qu'Ischini a laissé tomber, et veut se défendre ; elle est renversée, elle va périr... Laurentini paraît sur la montagne ; il est armé d'un fusil ; il voit le danger du jeune page ; il ajuste l'ours prêt à saisir sa proie, le coup part, le monstre est tué et Stéphana délivrée.)

LAURENTINI.

Rassurez-vous, jeune-homme, il n'y a plus de dangers.

STÉPHANA.

Ah ! monseigneur, comment vous témoigner ma reconnaissance.

LAURENTINI.

Qu'entends-je ! cette voix ! je ne me trompe pas, vous êtes cette jeune fille qui, ce matin, ici même....

STÉPHANA.

Ah ! seigneur, sauvez-moi une seconde fois la vie, en me protégeant contre d'infâmes bandits. . .

LAURENTINI.

Des bandits !

STÉPHANA.

Ils ont enlevé ma mère.

LAURENTINI.

Que je connaisse leur retraite, et je vous promets de la délivrer. . . Mais pourquoi ces vêtemens étrangers à votre sexe ?

STÉPHANA.

Le hasard vient de les mettre en mon pouvoir, je me suis hâté de m'en revêtir, persuadée qu'il me serait plus facile, sous ces habits, de découvrir celle dont la disparition me cause tant d'allarmes.

LAURENTINI.

Et je vous aiderai dans vos recherches. Comment ne pas s'intéresser à vous ?

STÉPHANA.

Nous ne sommes pas indignes, seigneur, de cette bonté généreuse. Je ne puis vous en dire davantage ; mais suivez sans crainte l'impulsion de votre cœur ; si elle vous porte à nous protéger, ma mère justifiera peut-être un jour l'intérêt que notre infortune a fait naître dans votre ame.

LAURENTINI.

J'aime à vous croire. . . Oui, une voix secrète parle en votre faveur, et Laurentini attachera désormais sa gloire à réparer l'injustice du sort qui vous persécute si cruellement.

STÉPHANA.

Homme généreux ! . . Mais on vient. . . Songez que les faibles indices que je viens de vous donner sont pour moi de la plus haute importance, et que du secret que vous garderez dépend ma destinée et celle de ma mère.

SCENE XXI.

STEPHANA, LAURENTINI, ALBERTO, REGINALDE, ISCHINI, CHRISTINA, Villageois, Gardes, Piqueurs.

ALBERTO *à Ischini.*

Que m'apprends-tu, Ischini? Quoi! la maison de Lamberti est devenue la proie des flammes! des Condottierri ont paru de ce côté! . . . .

ISCHINI.

C'est comme j'ons l'honneur d' vous le dire, monseigneur. La maison a été brûlée, l'écuyer Lamberti a péri, les meubles ont été volés; i n'y a pas jusqu'à c'tte femme aveugle, à laquelle vous vous intéressiez, monseigneur, qui n'ait été enlevée par eux.

RÉGINALDE *à part.*

Enlevée!

ISCHINI.

Mais il ne faut pas la plaindre, celle-là; elle était de leux connaissance, car il y en a un qui a dit: *C'est, sans doute, la femme d'un des nôtres.* Sur çà, ils l'ont emportée.

STÉPHANA.

C'est une horrible calomnie; ma mère ne doit pas être assimilée à d'infâmes brigands.

RÉGINALDE.

Que vois-je? Cette fille mendiante sous ces habits!

ALBERTO.

Pourquoi ce déguisement?

LAURENTINI.

Ah! mon père! le motif en est trop beau pour être condamnable.

ISCHINI.

Seigneur, si vous voulez m'permettre d'parler, j'vas éclaircir c't'affaire.

RÉGINALDE.

Que diras-tu?

ISCHINI *montrant Stéphana.*

Que cette jeune fille est de la compagnie de ces coquins dont nous parlons; l'habit qu'elle a sur elle était tout-à-l'heure entre les mains d'un Condottierri, et, avant çà, dans une cassette.

LAURENTINI.

Que dit-il?

ALBERTO *à Stéphana.*

Serait-ce la vérité?

STÉPHANA.

Oui, seigneur; j'ai trouvé ce vêtement en ces lieux.

RÉGINALDE *avec ironie.*

Trouvé! (*L'examinant.*) Eh! mais, je ne me trompe pas. . . cet habit. . . ces couleurs. . . c'est la livrée du signor Lamberti. . .

quel trait de lumière ! (*A Alberto*). Plus de doute, prince, cette femme est la complice de ces brigands.

STÉPHANA.

Arrêtez, madame, et n'accablez pas sous le poids d'une accusation aussi injurieuse, une infortunée qui n'a pour se défendre, que les témoignages de sa conscience.

LAURENTINI.

Non, mon père, non, elle n'est pas coupable; rien ne peut justifier ces odieux soupçons; sa candeur, sa jeunesse, tout plaide en sa faveur. Pourrait-on, à son âge, connaître à ce point la dissimulation ?

RÉGINALDE *à Laurentini.*

Vous la défendez avec chaleur, Laurentini; mais trouvera-t-elle le moyen de répondre à une nouvelle accusation ? (*Saisissant la main de Stéphana, qu'elle fixait depuis long-temps*). Cette bague, que vous portez à votre doigt, direz-vous aussi que vous l'avez trouvée ?

STÉPHANA.

Cette bague est à moi, madame, et rien ne pourra me l'arracher.

RÉGINALDE.

Vous voyez, prince, qu'elle joint l'impudence au mensonge, car cette bague porte l'empreinte de mes armes.

ALBERTO.

Cela est vrai.

LAURENTINI.

Je ne sais plus que penser.

RÉGINALDE.

Qu'avez-vous à répondre, maintenant ?

LAURENTINI.

Signora, justifiez-vous.

STÉPHANA.

Je tiens cette bague de ma mère. Que monseigneur ait la bonté de donner des ordres pour qu'on vole à la poursuite de ses ravisseurs; qu'elle me soit rendue, et alors elle vous dira elle-même comment elle possède cet anneau.

RÉGINALDE *à elle-même.*

Quel soupçon vient de s'élever dans mon ame ?

LAURENTINI *à Alberto.*

Son langage est celui de la vérité. Mon père, souscrivez à sa demande; permettez que moi-même je poursuive ces infâmes Condottieri; que je délivre la mère de cette infortunée, et bientôt cet affreux mystère sera dévoilé.

RÉGINALDE.

Qu'avant tout, prince, cette femme soit livrée entre mes mains.

ALBERTO.

Non, madame; c'est sur mes terres que le délit a été commis, c'est moi qui dois le punir.

RÉGINALDE.

Mais, seigneur, le vol qui m'a été fait de cette bague est authentique, ne suffit-il pas. . . . .

LAURENTINI.

Craignez, madame, de prononcer avec trop de précipitation ; vous pourriez peut-être vous repentir de votre sévérité.

STÉPHANA *à part*

Un seul mot pourrait tout éclaircir, mais ce mot trahirait le secret de ma mère.

ALBERTO *à Réginalde.*

Daignez me suivre au château, duchesse, et croyez que je vous rendrai prompte et bonne justice. (*A sa suite*). Qu'on arrête cette fille, et qu'elle soit détenue en lieu sûr, jusqu'à ce que je la fasse appeler pour l'interroger de nouveau. Elle nous aidera, sans doute, à trouver la trace de ces ennemis que nous voulons anéantir. (*A ses gardes*) Saisissez-là.

STÉPHANA *à part.*

C'est pour ma mère que je souffre ; ô mon Dieu ! donne-moi la force de supporter cette ignominie !

Laurentini la suit des yeux avec intérêt ; la Duchesse est agitée ; Alberto rêveur. Stéphana tend vainement au Ciel des mains suppliantes. Ischini et Christina se concertent ensemble, à part, et paraissent étonnés ; toute la suite du Prince et de Réginalde fait un mouvement pour rentrer au château.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente une chambre gothique dans le château du prince de Tarente.

SCENE PREMIERE.

CHRISTINA, STEPHANA, deux Gardes.

Stéphane est en femme, habillée d'une robe très-simple.

CHRISTINA.

Avancez, la belle aux yeux doux. C'est ici qu'il m'est ordonné de vous renfermer. L'appartement n'est pas mal, on ne vous y laissera manquer ni de pain, ni d'eau. Ces deux gardes veilleront

à cette porte, car il faut se méfier de vous. . . Nous connaissons déjà votre savoir faire. Sous les haillons d'une mendiante, ne faisiez-vous pas d'un seul coup d'œil tourner la tête à mon fiancé ?... Sous les habits d'un beau page, n'avez-vous pas ensorcelé notre jeune maître, le signor Laurentini, au point qu'il a pris tout-à-l'heure votre défense auprès de son père, ce qui a irrité monseigneur, et sur-tout madame la duchesse, qui ne badine pas, prenez-y garde. . . C'est grand dommage, n'est-ce pas, qu'on vous ait fait ôter ces beaux habits de page? ils vous allaient si bien!..., n'a-t-il pas fallu encore, pour plaire au signor Laurentini, vous donner cette robe qui, par ma foi, est beaucoup trop belle pour une mendiante. . Vous avez persisté à nier, c'est fort bien; mais il faudra bien convenir de quelque chose tout-à-l'heure. Mon fidèle Ischini est parti au grand galop pour le château d'Otrante, avec un message de madame la duchesse pour son intendant. Peut-être que les Condottieri ont pillé aussi son château pendant qu'elle était à la chasse, alors, il est tout simple que vous ayez cette bague. . Adieu, la jolie engeoleuse. (*aux gardes.*) Vous autres, restez en dehors et veillez bien sur elle, c'est l'ordre de monseigneur. (*en sortant.*) Oui, oui, nous verrons, nous verrons, comment cela finira.

SCENE II.

STEPHANA, Gardes.

STÉPHANA.

Suis-je assez malheureuse? suis-je assez humiliée! soupçonnée d'un crime dont la seule idée me fait horreur, tombée au pouvoir de la persécutrice de ma mère: si je me tais, je laisse peser sur ma tête le soupçon et la honte; si je parle, je livre ma mère entre les mains de son implacable ennemie, et je la perds sans me sauver. Un seul homme, quand tous les autres m'accusent, semble vouloir m'absoudre. . c'est l'aimable Laurentini; ses yeux en se fixant sur les miens ont laissé échapper des larmes versées par la douce pitié . . . Si nos malheurs lui étaient connus, il ferait tout sans doute pour nous servir. Que résoudre? que faire? . . mon ame vivement agitée et sans guide, flotte dans l'incertitude!

(*elle est accablée.*)

SCENE III.

Les Précédens, LAURENTINI.

STÉPHANA, *avec surprise.*

Quoi? c'est vous monseigneur!

LAURENTINI.

Oui, jeune infortunée. . c'est Laurentini qui vient vous délivrer.

STÉPHANA, *avec joie.*

Mon innocence est donc reconnue?

LAURENTINI.

Hélas! non, mais vos larmes m'ont touché, cet accent si doux a pénétré jusqu'au fond de mon cœur. Je ne puis définir le sentiment qui m'entraîne vers vous: innocent ou coupable, je veux rompre vos chaînes. Les deux gardes qui sont à cette porte me sont dévoués. Fiez-vous à l'honneur d'un chevalier, venez, signora, je vais vous mettre en liberté.

STÉPHANA, *avec trouble.*

Seigneur, avez-vous bien songé à la démarche que vous voulez faire? de quel œil votre père vous verra-t-il soustraire à sa justice, celle qu'il croit criminelle? et la fière duchesse approuvera-t-elle un mouvement de pitié qui la prive du plaisir de tourmenter sa victime?

LAURENTINI.

Mon père est trop bon pour blâmer un acte d'humanité; quand à la duchesse d'Otrante, son approbation ou son désaveu me sont à-peu-près indifférens.

STÉPHANA.

Quoi, seigneur, faites-vous aussi peu de cas de l'opinion d'une femme qui va devenir votre épouse?

LAURENTINI.

Un instant m'a suffi pour deviner son âme; elle ne le sera jamais.

STÉPHANA *avec feu.*

Ah! le ciel vous bénit d'avance de la bonne action que vous voulez faire, en vous inspirant l'idée de rompre avec Réginalde; oui cette union ferait votre malheur.

LAURENTINI.

Pourquoi cette vive émotion, et que voulez-vous dire?

STÉPHANA, *revenant à elle.*

(*à part.*) J'ai manqué me trahir. (*haut.*) Ne m'avez-vous pas fait entendre que son âme ne sympathisait pas avec la vôtre? Eh! quel plus grand malheur pourrais-je craindre pour l'homme généreux qui m'a sauvé la vie, qui veut me sauver l'honneur, qu'une union formée sous de pareils auspices? Le signor Laurentini n'est-il pas fait pour trouver réuni dans son épouse tout ce qui peut mériter l'amour, l'estime et le respect des hommes?

LAURENTINI.

Plus je vous écoute, et plus mon étonnement redouble. Quelle façon de penser noble et délicate! pourquoi faut-il que Réginalde soit sur un trône et Stéphana dans les fers. Je les briserai; oui, Signora, dès ce moment, vous êtes libre, et je vais employer toute ma puissance pour vous faire retrouver votre mère.

STÉPHANA.

Me rendre la liberté et les moyens de revoir ma mère, c'est sans doute le plus grand bienfait que je puisse désirer.

LAURENTINI.

Eh bien! venez.

STÉPHANA.

Non, monseigneur, je ne puis vous suivre... Si j'ai eu le bon-

heur de mériter votre estime, je la perdrais par cette démarche. Le criminel peut fuir, celui qui ne l'est pas, doit attendre son arrêt.

LAURENTINI, *avec enthousiasme.*

Fille céleste! non, tu n'es pas née, comme tu le parais, dans une classe avilie. . . Te soupçonner. . . t'accuser d'un crime. . . toi! c'est un blasphème... Que dis je! chaque mot sorti de ta bouche présente l'image d'une nouvelle vertu; tu es digne de nos hommages, et je dépose à tes pieds le tribut de mon admiration.

(*Il se jette à ses genoux.*)

STÉPHANA *troublée et le relevant.*

Que faites-vous, seigneur, relevez-vous.

SCÈNE IV.

Les Précédens, REGINALDE.

RÉGINALDE.

Qu'ai-je vu! le fils du prince de Tarente aux genoux d'une vile mendiante!.. Cette pitié si tendre, cette chaleur que vous mettez à la défendre, tout est expliqué, et Laurentini énivré par elle, brûle à ses pieds d'un amour honteux et criminel.

LAURENTINI.

Vous osez l'accuser!

RÉGINALDE.

Je tirerai de cette créature la vengeance la plus éclatante.

LAURENTINI *avec énergie.*

Gardez-vous de porter sur elle une main téméraire.

RÉGINALDE, *avec dépit.*

A merveille, seigneur, protégez-la ouvertement, cherchez à lui plaire, en oubliant tous les égards dûs à celle qui doit être unie à vous par des liens sacrés.

LAURENTINI.

Ces liens sont rompus.

REGINALDE.

Quand votre père les a formés. . .

LAURENTINI.

Mon père ne peut vouloir mon malheur.

REGINALDE.

Je t'aimais, ingrat.

LAURENTINI.

Et moi je n'aimerai jamais que la bonté unie à la bienfaisance.

REGINALDE.

Tu joins l'insulte à l'infidélité.

LAURENTINI.

Je reste fidèle à l'honneur.

RÉGINALDE, *mettant la main sur son poignard.*

Homme indigne!

STÉPHANA, *allant à elle.*

Ah! madame, épargnez ce chevalier, il n'est point coupable. . .

seule j'ai mérité votre haine ; frappez, voici votre victime. (*Elle tombe à ses genoux.*)

SCENE V.

Les Précédens, ISCHINI, PETRO.

ISCHINI, *botté, crotté, le fouet à la main.*

Bonne nouvelle! bonne nouvelle! j'amène Pétro, j' l'avons retrouvé.

PÉTRO.

Oui, c'est bien moi. . . je l'avons échappé belle. . . mais j' bénissons l'ciel du mal que j'ons éprouvé, puisque j' pouvons arriver à tems pour prouver l'innocence de c'te pauvre fille.

LAURENTINI.

O bonheur!

RÉGINALDE.

Que dites-vous, Pétro?

PETRO.

La vérité, Mad. la Duchesse; c'tilà n' ment jamais, qui n'a besoin ni d' grandeurs, ni d' richesses, et qui, pour tout bien, n' veut qu'une bonne conscience. J'affirmons que c'te jeune fille est injustement arrêtée, que non seulement all' n' connait pas les Condottierri, mais même qu'elle a failli tomber sous leurs coups.

ISCHINI.

La pauvre enfant! . . ils n'en auraient fait qu'une bouchée.

PETRO.

J'avons manqué d' périr nous-même dans les flammes en voulant sauver ce bon Lamberti : j' croyions c'te jeune fille perdue, et j'avions l' regrêt le plus vif de c'te perte, car all' mérite, ainsi qu' sa mère, tout' not' vénération.

REGINALDE, *étonnée.*

La vénération! .

ISCHINI.

Et moi qui l'avions cru la complice. . . d' ses complices. Voilà comme on juge en téméraire. (*A Stéphana.*) Jeune fille, recevez tout mon. . . tout ma. . .

LAURENTINI, *à Réginalde, qui est restée rêveuse.*

Eh bien, madame, vous n'avez plus de doute, j'espère ;

REGINALDE.

Quoiqu'on puisse sans être taxé d'incrédulité, refuser une croyance pleine et entière à la déclaration d'un homme de rien.

ISCHINI.

Tiens de rien. . . est-ce qu'on n'est pas toujours quelque chose?

REGINALDE.

Je veux bien croire que cette aventurière n'était pas la complice des Condottierri ; mais elle n'en est pas moins coupable ; oui, il faut qu'elle se justifie de l'enlèvement de cette bague d'or, qu'elle a l'audace de porter encore à son doigt.

ISCHINI.

Oh ! madame la Duchesse, ça n's'ra pas difficile ça, j'ons sa justification dans ma poche.

LAURENTINI.

Explique-toi.

ISCHINI.

Quand j'ons trouvé Pétro, j' venions du château d'Otrante, ousque madame m'avait envoyé pour parler à son intendant : tout est tranquille dans l' chateau depuis le départ de Mad: la Duchesse ; m'a dit le signor intendant ; qu'all' soit sans inquiétude, les condottierri n'ont pas paru, et on ne lui a pas ravi la bague, puisque la v'la. Tiens, mon ami, me dit-y, je t' connais pour un honnête garçon, j' te la confie c'te bague ; porte là à madame, fall' verra ben qu'all' s'est trompée. j' sommes tout d' suite remonté sur not bête ; au galop, fouette postillon, et j' vous r'mettons c'te bague qui fait le hic de la discussion pour c'te petite demoiselle. (*Il donne la bague.*)

REGINALDE.

Cette circonstance est bien étonnante. . . c'est ma bague, ce sont mes armes ! (*Elle s'approche de Stéphana.*) Voyons celle ci. (*Elle prend la main de Stéphana.*) Je ne puis concevoir. . . elles sont parfaitement semblables.

LAURENTINI.

Eh bien ! madame. . .

REGINALDE, *dissimulant.*

Je l'avoue, seigneur, j'ai soupçonné à tort cette jeune personne, je trouverai moyen de la dédommager amplement du mal involontaire que j'ai pu lui causer. . . mais, comme il est important que je sache par quel événement un bijou marqué de mes armes, se trouve entre ses mains, permettez-moi d'avoir avec elle un court entretien.

LAURENTINI.

Je vais rendre compte à mon père de cet étrange événement.

REGINALDE.

Je ne tarderai pas à vous suivre, et je vous prouverai j'espère, que si Réginalde peut se tromper, elle sait réparer ses erreurs.

PETRO, *à part.*

Comment pourrai-je la sauver des nouveaux pièges que c'te méchante femme va sans doute l'y tendre ?

(Laurentini sort avec Ischini et les gardes, Pétro la salue et sort lentement en l'examinant avec attention.)

SCENE VI.

REGINALDE, STEPHANA.

REGINALDE, *à part.*

Cette bague cache un mystère. . . si j'ai deviné juste, mes ennemis n'échapperont pas à ma vengeance.

STEPHANA, *à part.*

Quelle position embarassante ! ô mon dieu ! inspire-moi ce que je dois dire pour ne pas compromettre l'existence d'une mère chérie

REGINALDE.

Rassurez-vous, jeune signora, puisque vous n'êtes point criminelle, il ne vous sera fait aucun mal.

STEPHANA.

Hélas! madame, abandonnée presqu'en naissant, jettée sans défense au milieu des écueils d'une mère orageuse, pardonnez-moi si je redoute aujourd'hui jusqu'aux bienfaits qui me sont offerts.

REGINALDE.

Vous n'avez donc point connu vos parens?

STEPHANA.

Je n'ai connu que ma mère.

REGINALDE.

Vous êtes étrangère à l'Italie?

STEPHANA.

J'ai vu le jour. . .

REGINALDE, *l'interrompant.*

En Espagne, peut-être?

STEPHANA, *avec trouble.*

Non, madame. . . (*se remettant*) Dans le midi de la France.

REGINALDE, *à part.*

Elle se trouble.

STEPHANA, *à part.*

Elle m'examine avec une attention qui me fait frémir.

REGINALDE.

Quelle raison vous a conduite en Italie?

STEPHANA.

La nécessité. . .

REGINALDE.

Eh bien, je m'intéresse à votre sort : je veux vous aider à retrouver votre mère, vous combler de bienfaits et vous faire conduire l'une et l'autre dans votre patrie. (*à part.*) Si elle refuse, elle m'a trompée.

STEPHANA, *à part.*

C'est un piège. (*Haut.*) J'accepte vos offres au nom de ma mère, avec la plus vive reconnaissance; rendez-là-moi, madame; il me tarde de quitter ce pays où je n'ai éprouvé que des malheurs; faites-nous conduire loin de ces lieux, qu'une simple caravane s'élève par vos ordres, fut-ce au milieu d'un désert, ma mère et moi, nous bénirons sans cesse la main bienfaisante qui nous aura arrachées au malheur, pour nous rendre au repos et à notre patrie.

REGINALDE.

Je ne mets à mes bienfaits qu'une seule condition, c'est que vous me laissiez cette bague de peu de valeur, et que je vous paierai au centuple.

STEPHANA.

Je vous ai dit, madame, qu'elle appartenait à ma mère.

REGINALDE.

Comment se trouve-t-elle en sa puissance?

STEPHANA.

Je l'ignore.

REGINALDE.

Puisque vous me la refusez avec tant d'obstination, vous y attachez donc un bien grand prix ?

STEPHANA.

Pas plus grand que celui que vous mettez à sa possession.

REGINALDE *à part.*

C'est la fille de ma sœur, je n'en puis plus douter. Puique Laurentini la protège, il connait sa naissance ; s'il en est ainsi, elle est perdue.

STEPHANA *à part.*

Elle médite une nouvelle perfidie.

REGINALDE *se remettant.*

Quoique cette aventure soit assez extraordinaire, je ne chercherai pas davantage à l'approfondir ; un objet plus important m'occupe. Laurentini était tout à-l'heure à vos genoux : comment dois-je interpréter et cette posture et son langage.

STEPHANA.

Comme l'expression de son respect pour le malheur, et de sa pitié.

REGINALDE *avec ironie.*

Cette manière d'exprimer ces deux sentimens est assez singulière, et l'on pourrait imaginer plutot que l'amour. . .

STEPHANA.

L'amour ! peut-on l'inspirer sous la livrée de la misère ?

REGINALDE *d'un ton amer.*

Les hommes sont si bisarres !

STEPHANA.

Penseriez-vous que le signor Laurentini dédaignât assez le rang et la fortune, pour offrir sa main à une misérable inconnue qu'il n'a vue qu'un moment.

REGINALDE.

Non, sans doute ; mais il est certains arrangemens. . .

STEPHANA *avec indignation.*

Vous me croyez assez vile pour les accepter ! . . Desabusez-vous, madame ; le vêtement le plus riche n'est pas toujours le garant de la délicatesse.

REGINALDE.

Ainsi donc, vous pouvez me jurer que vous ne l'aimez pas.

STEPHANA.

Il m'a sauvé la vie, il a eu pitié de mes malheurs, je ne puis être ingrate.

REGINALDE *à part.*

Rien n'est plus certain, elle l'aime, elle en est aimée, . . Je ne puis me venger qu'en la perdant, j'y suis résolue.

STEPHANA.

Ah ! madame, laissez-vous toucher par mes malheurs ; faites-moi ouvrir les portes de ce château.

REGINALDE.

Eh bien, j'y consens. (*Appellant*). Hola ! quelqu'un ?

SCENE VII.

Les précédens, un Garde de la Duchesse, ensuite LAURENTINI et ALBERTO.

REGINALDE *à Stéphana.*

Vous allez vous rendre dans l'appartement au bout du corridor qui conduit à cette salle; je ne tarderai pas à vous y joindre ; je vous remettrai une lettre pour l'hermite du rocher des naufrages; ce garde. . . (*Elle se retourne, et apperçoit Laurentini et Alberto qui entrent ; elle feint de ne pas les voir, et, changeant d'intention, elle continue en élevant la voix*). ce garde vous y conduira. Le saint hermite, que le Ciel a privé de l'usage de la parole, en a reçu un cœur pur et une ame compatissante : il vous accordera un asile honorable, jusqu'à ce que vous soyez réunie à votre mère, et je me flatte de faire approuver par le prince de Tarente lui-même, une mesure convenable à votre position et à votre sûreté.

ALBERTO *se montrant.*

Vous voyez, mon fils, combien vous étiez dans l'erreur.

REGINALDE *feignant de la surprise.*

Quoi, prince!

ALBERTO.

J'ai tout entendu. J'approuve votre dessein. (*A Stéphana*): Allez, ma fille, dans l'asile qui vous est destiné ; je veillerai moi-même à votre sûreté. Je viens de donner des ordres pour que les audacieux Condottierri, qui ont osé reparaître dans cette contrée, soient poursuivis à toute outrance, et pour que votre malheureuse mère soit arrachée de leurs mains, et rendue à sa fille.

STEPHANA.

Ah! prince, que de bontés!

ALBERTO *à Réginalde.*

Nous verrons après ce que nous pourrons faire en faveur de ces deux malheureuses étrangères.

REGINALDE *troublée et se remettant.*

Fort bien, seigneur ; je vous seconderai de tout mon pouvoir.

ALBERTO *à Stéphana.*

Vous pouvez partir.

LAURENTINI *à part.*

Fille infortunée! que le ciel dirige tes pas. . .

REGINALDE.

Attendez, comme je vous l'ai dit, la lettre de recommandation que je vais vous donner pour l'hermite. . . cela est indispensable.

ALBERTO.

Sans doute.

STEPHANA *en sortant.*

Puisque monseigneur l'approuve, j'obéirai. (*Regardant Laurentini*). Ma mère et moi nous prierons sans cesse le Ciel de bénir nos généreux bienfaiteurs. (*Elle sort avec le Garde*).

SCENE VIII.

REGINALDE, ALBERTO, LAURENTINI.

ALBERTO.

Oubliez ce qui s'est passé, duchesse ; qu'aucun nuage ne vienne obscurcir un aussi beau jour, et terminons une alliance qui va faire le bonheur de mon fils.

REGINALDE.

Cet hymen ne peut plus avoir lieu.

ALBERTO.

Quoi, madame ! . .

REGINALDE.

Ne vous offensez pas, prince, de cette déclaration. Laurentini et moi, nous connaissions mal la nature de nos sentimens. N'est-il pas vrai Laurentini ?

LAURENTINI *embarrassé.*

Madame la duchesse a raison, mon père : je ne crois pas que nos caractères puissent sympathiser.

REGINALDE.

J'ai reconquis l'estime de votre fils, c'est tout ce que je veux désormais obtenir de lui. . . Il mérite également la mienne, et nos cœurs se rapprochent, quand nos mains se désunissent.

ALBERTO.

Je ne conçois pas le motif. . .

REGINALDE.

Le destin forme à son gré les nœuds qui doivent embellir ou empoisonner l'existence. . . il ne permet pas que les nôtres se resserrent. Malgré cet événement, prince, la paix que nous avons faite ne sera pas altérée, et, j'en atteste le Ciel, les lauriers de nos braves défenseurs ne se rougiront plus du sang de nos sujets. . . Je retourne dans mes états. . . Adieu, Laurentini.

LAURENTINI, *lui presentant la main.*

Souffrez, madame.

RÉGINALDE, *avec contrainte.*

Non. . J'accepterai la main de votre père, soyez heureux, Laurentini, et oubliez pour jamais Réginalde d'Otrante.

(Elle sort avec les gardes, conduite par Alberto.)

SCENE IX.

LAURENTINI, *seul.*

Je suis dans un étonnement. . . . Elle rompt elle-même des nœuds que je formais par obéissance aux ordres de mon père. Ce n'est donc plus la jalousie . . que dis-je ? pourquoi cette jalousie n'existerait-elle pas encore ? le feu recelé sous la cendre, en est-il moins brûlant ? (*après un silence.*) Eh ! mon propre cœur est-il bien tranquille, bien exempt de passion ? cette aimable fille ! . . .

soit pitié, soit tout autre sentiment, son image est là, oui, je la vois aussi vertueuse que belle, ennoblissant par ses grâces le plus simple vêtement: sa voix touchante appelle la confiance, ses yeux inspirent l'amour . . que dis-je? une inconnue, une mendiante. . Arrête, Laurentini, étouffe une passion naissante qui t'avilit . . un abyme est à tes pieds, veux-tu donc t'y précipiter.

SCENE X.

LAURENTINI, PETRO, ISCHINI.

PETRO, *accourant au moment où Ischini va sortir.*

Ah! monseigneur un complôt affreux . .

ISCHINI.

Une machination diabolique.

PETRO.

All' est perdue.

ISCHINI.

Perdue à jamais,

LAURENTINI.

Que voulez-vous dire?

ISCHINI.

Un d' ses gardes la emmenée.

PETRO.

Me défiant des caresses perfides de c'te duchesse, j'étions caché dans c' grand corridor si obscur; j'ons entendu l'garde dire en parlant à un d'ses camarades; j' la mène à l'hermitage . . all' n'en reviendra pas.

LAURENTINI.

Ah! ciel! quoi la duchesse aurait la barbarie . .

PETRO.

J' v'nons de donner à monseigneur vot'père un écrit d' la plus haute importance remis par Lamberti expirant. . . . Il y trouvera la preuve d'un grand crime.

LAURENTINI.

Et quel est donc cet hermite?

PETRO.

Un agent des infames Condottierri, c'est c' que j'avons compris par la conversation que je v'nons d'entendre.

LAURENTINI.

Tu me fais frémir! . . je vais à la hâte rassembler nos amis; suivez-moi et courons sauver une seconde fois ce que la nature a formé de plus parfait. (*Il sort vivement avec Petro.*)

SCENE XI.

ISCHINI, *seul.*

Attendez, monseigneur, v'la que j'prends ma pertuisanne et j'vous suivons aussi.

Il cherche, prend une lance dans un coin de l'appartement, et sort en donnant les marques de frayeur.

Le Théâtre change et représente dans le fond la mer ; en avant deux rochers qui forment une voute, ils sont réunis par un petit pont de bois. Au sommet on distingue l'entrée d'un hermitage, en avant quelques ruines qui cachent une trappe.

SCENE XII.

CLEMENTINA, MATADORO, CRISPO, L'HERMITE, GERONIO, CONDOTTIERRI.

Au changement, Clémentina est évanouie sur un banc de gazon. Matadoro et Crispo sont auprès d'elle. L'Hermite et les Condottierri sont groupés sur les rochers et de divers côtés sur les ruines.

MATADORO, *à l'Hermite.*

Allons, vieux imbécillle, pousse le pont et descend.

L'Hermite aidé par ses camarades pousse le pont qui unit les deux rochers, et descend par la en scène.

MATADORO, *à Crispo.*

Elle va reprendre connaissance, sa figure commence à se ranimer.

CRISPO.

Cà allait bien tout-à-l'heure. A l'instant où je suis arrivé . . . dès qu'elle nous a entendu, elle est retombée de suite dans un nouvel evanouissement.

MATADORO.

C'est ta voix rauque qui l'aura épouvantée . . .

CRISPO.

C'est possible ; car elle n'a pu voir nos figures, qui dans le fait ne sont pas très-rassurantes.

MATADORO.

Quel dommage qu'elle soit aveugle!

CRISPO, *riant.*

N'est-ce pas ! (*on entend un son de cor.*) Qu'est-ce que c'est ?

MATADORO.

L'un des nôtres, j'apperçois une barque. (*la barque paraît sur la mer.*) c'est Bartoli.

SCENE XIII.

Les Précédens, BARTOLI, *sortant de la barque.*

BARTOLI.

J'ai eu beau courir, néant, . . . Je n'ai attrapé ni la fille ni les paperasses du vieux Lamberti. Quant à ces dernières, je crois bien que l'écuyer a emporté son secret dans l'autre monde, la flamme les aura devorés.

MATADORO.

Fort bien. Cela est tranquillisant pour la duchesse ; mais ce sont des ducats de moins pour nous.

BARTOLI, *apperçevant Clémentina.*

Quelle trouvaille avez-vous donc fait là, vous autres ?

CRISPO.

Une pauvre mendiante aveugle.

BARTOLI, *l'examinant avec attention.*

Mais je ne trompe pas . . c'est bien cela.

MATADORO.

Quoi donc?

BARTOLI.

Si nous n'avons pas les papiers en question . . ceci vaut mieux pour nous . . c'est elle.

MATADORO.

Qui?

BARTOLI.

Dont le mari en Espagne . . frappé par moi . . notre fortune est faite. . .

MATADORO et CRISPO *étonnés.*

Notre fortune.

BARTOLI.

Taisons-nous, je crois qu'elle parle.

CLÉMENTINA, *revenant à elle.*

Ma fille! . . ma fille. . .

CRISPO.

On dirait qu'elle rêve!

BARTOLI.

Elle revient à elle, écoutons.

CLÉMENTINA, *reprenant ses sens.*

Où suis-je? . . des voix menaçantes, horribles. . . avaient frappé mon oreille . . je n'entends plus rien. (*elle se lève.*) la tempête a cessé . . l'air est calme . . Stéphana! . . Stéphana! . . où es-tu! elle ne m'entends point . . grand dieu! si ma fille est perdue pour toujours, il ne me reste qu'à mourir. (*elle est accablée.*)

MATADORO, *bas.*

Comme sa voix est touchante.

CRISPO, *bas.*

Çà m'émeut, moi qui ait le cœur dur comme un roc.

BARTOLI, *bas.*

Enfantillage!

CLEMENTINA.

Il me semblait qu'on parlait bas. . . Je me suis trompée, sans doute. (*Elle marche.*) Je sens que je suis en pleine campagne... l'air est embaumé; il me semble bien vif. . . Si j'en croyais un sens perfectionné par l'absence de celui que j'ai perdu, la mer ne devrait pas être eloignée. (*Les Condottierri s'approchent un peu d'elle*). Ah! mon Dieu! quelle émotion subite. . , des animaux féroces auraient-ils leurs tannierres dans ces lieux. (*Les Condottierri reculent*). Ah! je me sens un peu moins mal. M'aurait-on transportée dans un désert, loin de tous secours humains? qui a pu m'y conduire? Et mon enfant, ma chère enfant! ai-je perdu avec elle le dernier lien qui attachait a la vie la malheureuse Clémentina?

BARTOLI *à part.*

Vous voyez bien que c'est elle-même. (*Bas à Matadoro*). Il faut lui parler, la rassurer un peu.

MATADORO *bas.*

Ne lui parle pas, toi, ta voix l'épouvanterait.

CRISPO.

C'est sûr.

BARTOLI.

Laissez donc, j'- l'adoucirai ; vous allez voir... (*Il s'approche d'elle*). Ne craignez rien, madame, vous avez ici des protecteurs.

CLEMENTINA. *épouvantée.*

Qu'entends-je? grand Dieu! Est-ce la voix terrible du meurtrier de mon époux? oui, c'est sa voix, je la reconnais....

BARTOLI *à Matadoro.*

Elle m'a reconnu.

CLEMENTINA.

Tout mon sang s'est glacé dans mes veines.

MATADORO.

Cherchons à lui donner le change... Eloignez-vous, vous autres... (*Il s'approche d'elle, tandis que Crispo éloigne Bartoli : adoucissant sa voix*). Quelle est donc votre crainte, brave femme... ce n'est pas nous qui devons vous épouvanter ; nous sommes de pauvres pêcheurs. Pendant l'orage, nous vous avons trouvée évanouie dans la forêt, et nous vous avons apportée ici dans notre barque.

CLEMENTINA.

Mais cette voix que j'ai entendue...

MATADORO.

C'est celle de Fidelio, mon fils... oh! il est désolé de vous avoir effrayée... ce n'est pas sa faute, le pauvre enfant! son ton est un peu rude ; il est vrai, mais son cœur est bon.

CLEMENTINA.

Ce n'était donc pas?...

MATADORO.

Allons, tais-toi, Fidelio, puisque cela effraie madame, ou par la morbleu...

CLEMENTINA.

Ne vous fâchez pas, bon homme, je vois que je m'étais trompée.

MATADORO.

Restez ici ; vous êtes bien en sûreté, je vous en réponds.... Nous allons vous chercher quelques rafraîchissemens.... Allons, vous autres, suivez-moi. (*Ils feignent de sortir.*)

CLEMENTINA.

Tout ce qui m'arrive aujourd'hui me semble un songe épouvantable... Je suis suspendu sur un abîme... va-t-il m'engloutir? Oh! mon Dieu! prends ma vie ; mais sauve celle de ma fille.

MATADORO *bas.*

Je ne vois qu'un moyen de la calmer ; c'est de faire approcher d'elle Géronio ; il lui parlera sans l'effrayer, lui. Géronio, prends ta mandoline ; dépêche-toi d'obéir.

L'enfant obéit, Matadoro parle à part à l'hermite, tandis que le petit Géronio, placé sur le rocher, prélude avec sa mandoline.

CLEMENTINA.

Quels accords ! . . ils vont jusqu'à l'ame. . . écoutons.

MATADORO, *bas à Géronio.*

A présent, chante ta cansonnetta, et, sur-tout, prends bien garde de dire quelque chose qui nous trahisse, ou, si non, ton oncle et toi. . .

GERONIO.

O mon dieu ! maître, ne vous fâchez pas; Géronio et le pauvre hermite feront tout ce que vous voudrez.

CLEMENTINA *écoutant.*

Les sons paraissaient venir d'une montagne éloignée : c'était, sans doute quelque pâtre des environs. Je n'entends plus rien. (*Un accord*). Ah ! bon !

GERONIO *chantant sur le rocher.*

Dans le dur sentier de la vie,
Vous qui marchez péniblement,
Dont chaque pas est un tourment
Calculé par la sombre envie ;
Pauvres voyageurs égarés
Pendant l'orage,
Tous vos maux seront réparés,
Venez à l'hermitage.

CLEMENTINA *appellant.*

Mon ami, ne pourriez-vous venir plus près de moi ?

GERONIO *descendant.*

Si fait, madame, me voilà au bas du rocher.

CLEMENTINA.

Chantez donc encore ; votre voix calme mon ame agitée. . . elle me fait un bien ! . .

GERONIO.

Volontiers, bonne dame.

Deuxième couplet.

Ici, loin des vaines images
De la gloire et de la grandeur,
Le sage, en paix avec son cœur,
Repose à l'abri des naufrages.
Pauvres voyageurs égarés
Pendant l'orage,
Tous vos maux seront réparés,
Venez à l'hermitage.

CLEMENTINA.

Dites-moi, avez-vous vu les hommes qui étaient près de moi tout-à-l'heure ? les connaissez-vous ?

GERONIO, *après avoir regardé Matadoro qui le menace.*

Ce sont de pauvres pêcheurs des environs. . .

CLEMENTINA.

Je craignai. . . Sommes-nous seuls, maintenant ?

GERONIO *regardant Matadoro.*

Oui, tout seuls

CLEMENTINA.

En quel endroit?

GERONIO.

Auprès de l'hermitage du rocher des naufrages.

CLEMENTINA.

L'hermite n'est-il pas dans sa cellule?

GERONIO.

Il est avec moi.

CLEMENTINA.

Ah! dites-lui de venir me parler, je vous en conjure.

GERONIO.

Hélas! il est muet.

CLEMENTINA *avec surprise.*

Muet!

GERONIO.

Je parle pour lui, il prie le Ciel pour moi. . . Tenez, le voilà auprès de vous.

Clémentina allonge la main, saisit celle de l'hermite, touche sa robe, son rosaire, et témoigne tour-à-tour de la crainte, de l'espérance, enfin de la joie.

CLEMENTINA *à genoux.*

Ah! mon père, bénissez une infortunée! secourez-la, défendez-la contre un oppresseur.

GERONIO *regardant au dehors.*

J'apperçois une jeune personne là-bas. . . . dans la campagne. Je connais le garde qui est avec elle; il appartient à la duchesse d'Otrante.

CLEMENTINA.

A la duchesse d'Otrante! . . je suis perdue!

BARTOLI *bas.*

C'est, parbleu, la jolie fille de tantôt.

MATADORO.

Elle vient d'elle-même se jetter dans nos filets. . . Cachons-nous.

(Tous les Condottierri se cachent dans les ruines.)

SCENE XV.

Les Précédens, STEPHANA, un garde.

STEPHANA, *reconnaissant sa mère et courant dans ses bras.*

O bonheur! . . ma mère! . . c'est ma mère!

CLEMENTINA.

Ma chère enfant! . . .je puis mourir maintenant, j'ai retrouvé ma Stéphana.

(Le garde donne la lettre de la Duchesse à l'hermite, en mettant mystérieusement le doigt sur sa bouche, puis il se retire.)

MATADORO, *bas à l'hermite, en se montrant dans les ruines.*

Donne moi la lettre.

(L'hermite la lui passe derrière le dos.)

CLEMENTINA, *à sa fille.*

Quel est ce garde, qui dit-on t'accompagne.

STEPHANA.

Un homme d'armes de la Duchesse ; c'est elle-même qui m'envoye en ces lieux.

CLEMENTINA.

Ne serait-ce pas un nouveau crime ?

GERONIO, *bas à Clémentina.*

Silence ! on peut vous entendre.

(Stéphana le regarde avec surprise.)

MATADORO, *bas à l'hermite.*

Allons, fais les monter à l'hermitage.

(L'hermite montre l'hermitage et invite Clémentina et Stéphana à y monter.)

GERONIO.

Bonnes dames ! l'hermite vous invite à vous rendre dans sa cellule, vous y serez mieux qu'ici, vous y trouverez du repos.

CLEMENTINA.

Volontiers, nous vous suivons. (*Bas à Stéphana.*) Examine bien tout ce qui nous environne.

STEPHANA, *examinant l'hermite, et à part*

Je n'apperçois avec l'hermite qu'un enfant, il paraît nous regarder avec douleur . . sa figure est altérée. . . il semblerait qu'il veut nous dire quelque chose.

CLEMENTINA.

C'est sans-doute notre malheureux sort qui l'intéresse. . .

GERONIO.

Venez, venez, signora.

CLEMENTINA.

Suivons le avec sécurité ; l'innocence ne saurait être complice de la perfidie.

Géronio prend la main de Clémentina, qui, de l'autre côté, s'appuie sur sa fille ; l'Hermite la suit, en faisant des signes d'intelligence aux Condottierri, dont les têtes se montrent à travers les ruines et les brousailles. Stéphana paraît inquiète ; elle jette les yeux de divers côtés sans rien découvrir.

SCENE XVI.

MATADORO, CRISPO, BARTOLI, Condottierri.

Dès que les deux femmes sont entrées dans l'hermitage, ils se montrent.

BARTOLI.

Elles sont à nous. . .

MATADORO.

Sans doute ; de toutes manières, elle ne pouvaient nous échapper, nous étions en force.

BARTOLI.

Dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, la ruse vaux mieux.

CRISPO.

Oui, il y a moins de risques à courir.

MATADORO, *à Crispo.*

Ouvres cette trapoe qui, de nos souterrains, conduit à l'hermitage.

CRISPO.

J'y vais.

BARTOLI.

Surtout ne monte pas dans la cellule de l'hermite par le petit escalier, ta vilaine tournure effrayerait la jeune fille et gâterait tout.

CRISPO.

Pas si bête ! je me mets en faction au bas de l'escalier, dans le souterrain . . et âme qui vive n'y passera qu'à bon escient.

MATADORO.

Je compte sur ta surveillance. (*aux Condottierri.*) suivez-le, vous autres, et malheur à celui qui enfreindrait la consigne.
(Crispo suivi des Condottieri, descend par la trappe qui est cachée par les ruines.)

SCENE XVII.

MATADORO, BARTOLI.

MATADORO.

A présent, lisons la lettre.

BARTOLI, *regardant.*

Elle est adressée à l'hermite du rocher des naufrages.

MATADORO.

Suivant l'usage . . elle n'était pas cachetée.

BARTOLI.

C'est clair, afin que la jeune fille put la lire. (*lisant.*) » Saint homme.

MATADORO, *riant.*

Saint homme ! oh ! oui.

BARTOLI, *lisant.*

» Je prends l'intérêt le plus vif à l'aimable étrangère qui vous » portera ce billet. Aidez moi à réparer les torts involontaires que » j'ai envers cette chère fille, en l'accueillant favorablement, et » surtout en lui donnant les moyens de retrouver sa mère aveugle, » tombée au pouvoir des Condottierri qui désolent cette contrée.

» Dieu vous garde ; bénissez-moi mon père. »

RÉGINALDE, *duchesse d'Otrante.*

MATADORO.

Heim ! qu'est-ce que cela veut dire ?

BARTOLI.

Qu'il faut de la poudre sympathique pour connaître le véritable sens du billet, comme j'en suis convenu avec notre protectrice. J'en ai toujours sur moi ; essayons la métamorphose.

(Il tire une pincée de poudre d'une petite boîte et il la répand sur la lettre.)

Le charme opère . . vois-tu paraître ces nouveaux caractères ?

MATADORO.

La patrone est adroite...donne. (*il prend le billet et lit.*) « Vieux » coquin, » . . C'est juste, le style est différent. (*Il continue.*) » tu retiendras la jeune, fille de gré ou de force, jus qu'à l'arrivée » de tes camarades ; tu m'en réponds sur ta tête, entends-tu ? . .

BARTOLI.

C'est pressant !

MATADORO, *lisant.*

» Les Condottierri doivent amener à l'hermitage une espèce de » mendiante aveugle, qu'ils ont trouvée dans la forêt de Tarente : je » veux que ces deux femmes soient détenues jusqu'à nouvel » ordre . . vingt coups de stilet ou trente ducats, choisis. »

BARTOLI.

Le choix est facile à faire.

MATADORO, *lisant.*

« Post-scriptum. Il faut se défier des entreprises du jeune Lau- » rentini. Soyez sur vos gardes. »

BARTOLI.

Tu sais maintenant que cette aveugle est la propre sœur de la duchesse, l'héritière principale des biens du feu duc : le vieux écuyer Lamberti que la duchesse soupçonnait être dépositaire d'un papier important qui lui aurait été remis par le père au lit de la mort, était le seul qui put la servir utilement ; quoique nous n'ayons pu retrouver ce papier, en supposant qu'il existe, l'écuyer Lamberti n'étant plus. . .

MATADORO.

La duchesse n'a plus rien à craindre de ce côté., c'est fort bien., mais cet avis sur le signor Laurentini m'allarme. . . il serait possible qu'on envoyât des troupes contre nous : dans ce cas, cet endroit n'est pas aussi sûr que notre grand établissement de Sicile

BARTOLI.

Il faut bien que nous attendions les ordres de la Duchesse. . . à tout événement, n'avons-nous pas notre double issue par l'hermitage ; puis le pont mouvant qui sépare ces deux roches.... puis notre courage, enfin.

MATADORO.

Le courage est fort bon ; mais un chef habile ne fait pas tuer de braves gens pour rien.

BARTOLI.

Excellent principe.

MATADORO.

Ce qui me rassure davantage, c'est notre caverne de l'autre côté du golfe : en cas d'échec, nous pourrions nous y retirer ; elle est inconnue de tous les nôtres, à l'exception de l'hermite qui certainement ne parlera pas. . . encore, s'il était possible qu'il nous trahit, nous avons la seconde grotte qui tient à la première, et qui n'est connue, pour plus de précaution, que de Crispo, de toi et de moi.

BARTOLI.

La défiance est toujours bonne.

MATADORO.

Nous pouvons donc attendre ici l'argent que doit nous donner la patrone ; il faut faire plus, nous devons lui faire connaître son ennemie, exagérer les dangers qui la menacent, et ne livrer nos deux prisonnières qu'au poids de l'or.

BARTOLI, *regardant a la cantonade.*

Admirable! mais quelqu'un vient de ce côté.... c'est un homme seul. . . avec une grande pertuisanne. . . qu'elle tournure! . . il a tout l'air d'un original.

MATADORO.

Cachons nous, voyons, écoutons et saisissons s'il y a quelque chose à gagner.

BARTOLI.

C'est cela, les grands profits ne doivent pas faire négliger les petits.

MATADORO.

Je crois que nous en aurons bon marché.

SCENE XVIII.

Les Précédens cachés, ISCHINI.

ISCHINI, *s'avançant avec crainte et précaution en brandissant sa hallebarde.*

Qu'eu chemin a-t-il donc pris l'seigneur Laurentini? . . je n'lons pas rencontré.

BARTOLI *caché*, *bas.*

Laurentini.

MATADORO, *bas.*

Attention.

ISCHINI.

J'avions vu d'la bas comme deux manières d'hommes qui causions ici, j'croyons ben qu'c'était Pétro et Monseigneur.... c'est singulier çà . . ils ont disparu subitement. . . ainsi que des ombres qui s'enfonçions dans la terre.

BARTOLI, *caché.*

L'imbécille!

ISCHINI, *se retournant vivement.*

Quoi? (*Il regarde autour de lui.*) I n'y a personne.. l'oreille m'a tinte . . j'nons pas peur . . certainement que j'nons pas peur.. Stapendant j'aimerions autant n'être pas aussi avancé.

MATADORO, *caché.*

Amusons-nous un peu à ses dépens.

ISCHINI.

V'là ben l'hermitage . . le rocher . . j'n'entendons ni n'voyons rien d'suspect . . on dit pourtant qu'c'est ici même qu'les Condottierri doivent se r'tirer.

MATADORO, *caché.*

Ah! ah!

ISCHINI.

Patience . . . le signor Laurentini va v'nir avec bon nombre d'gens d'armes. S'ils débarquent, on les frottera joliment, et j'prendrons not'bonne part de la tête. (*Il agite sa hallebarde.*)

BARTOLI, *caché.*

Le marouffle!

ISCHINI, *reculant avec effroi.*

Pour l'coup j'ons ben entendu . . ou j' n' sis qu'un poltron.

MATADORO, *caché.*

Poltron.

ISCHINI, *riant.*

Tiens, c'est l'écho.

MATADORO, *caché saisissant cette idée.*

Co. . .

BARTOLI, *caché et répétant.*

Co. . .

ISCHINI, *riant aux éclats.*

Coco ! . . c'est çà, et nous qui étions assez benêt. . .

BARTOLI, *caché.*

Benêt.

ISCHINI, *en goguenardant.*

Ah ! j' dis . . monsieur l'écho, poin' de sottises, j' n'en dis pas.

MATADORO, *caché.*

Pa . .

BARTOLI, *caché.*

Pa. . .

ISCHINI, *riant.*

Papa. . . C'est charmant un écho comme çà . . Çà amuse, çà fait qu'on est pas tout seul. . . Essayons de causer avec lui . . joli écho. (C'est-joli çà, joli écho.) Le veux-tu. . .

MATADORO et BARTOLI, *sortant des ruines le pistolet a la main.*

Tue...

ISCHINI.

Ahi! ahi! ahi! . . J'sommes pétrifié . .

MATADORO.

Ah! tu viens ici nous espionner!

BARTOLI.

Nous combattre...

ISCHINI.

Je n' sis pas fait pour çà . . signori Condottierri.

MATADORO.

Lève toi.

ISCHINI.

C'est impossible.

BARTOLI *le relevant.*

Lève-toi donc. . . . puisque le capitaine le veut.

ISCHINI.

C'est-là le capitaine d'ces messieurs ?

MATADORO.

Oui, par la mort !...

ISCHINI.

N'me tuez pas, seigneur capitaine.

MATADORO.

Suis nous.

ISCHINI.

J' n' demandons pas mieux.

BARTOLI.

Et tais-toi.

ISCHINI.

J'nons pas envie d'parler.

BARTOLI.

Donne tes armes.

ISCHINI.

Oh ! j'ny tenons pas beaucoup.

MATADORO.

Marche. (*Bartoli indique la trappe.*)

ISCHINI.

Quoi... par-là. . . par ce vilain trou sombre !

MATADORO.

Marche . te dis je , où je te fais sauter le crâne.

ISCHINI.

Pas d'crâneries, j'vous en prie.

BARTOLI *le poussant.*

Allons donc.

ISCHINI.

V'là que j' marchons.

Il marche deux pas et se sauve en courant sur les rochers.

BARTOLI *lui tirant un coup de pistolet.*

Attends, attends, nous t'attraperons bien sans courir.

ISCHINI *crie en courant.*

Au secours ! au secours !

SCENE XIX.

Les Précedens, LAURENTINI, PETRO, Gardes.

LAURENTINI.

Scélérats ! je vais punir tous vos forfaits.

Il riposte au coup de pistolet de Bartoli par deux autres coups. Les deux chefs de Condottieri sautent dans la trappe ; ils font feu en dessous ; les gardes paraissent et, conduits par Laurentini, se précipitent dans le souterrain ; Pétro, en combattant est entraîné d'un autre côté.

SCENE XX.

ISCHINI *seul.* (*Il court en scène de divers côtés*).

Queu bataille ! queu carnage ! les v'là engloutis à cent mille pieds sous terre. . . Pauvre Laurentini ! . . pauvre Pétro ! . . i n'en reviendront plus. (*Il s'approche de la trappe*). L'bruit s'perd ; c'est comme un torrent, roulant sourdement dans l'éloignement.

SCENE XXI.

ISCHINI. L'HERMITE, GERONIO, CLEMENTINA, STEPHANA, MATADORO, CRISPO, BARTOLI, Condottierri.

(L'hermite paraît sur le rocher).

ISCHINI *l'appercevant.*

Ah ! c'est toi, chien d'hermite ! tu vas payer pour les autres.

Il ramasse sa pertuisanne, court à l'hermite, qu'il voit seul ; lutte avec lui. Pétro accourt à son aide, Géronio vient se joindre à ce grouppe, qui disparaît un instant. Les Condottierri, dirigés par les chefs, sortant de l'hermitage, entraînent Clémentina et Stéphana.

MATADORO *à Crispo qui est resté sur le rocher.*

Ouvres le pont, je vais fermer la trappe, nos ennemis resteront enfermés dans le souterrain, ils ne pourront nous poursuivre.

Crispo, aux ordres de Matadoro, ouvre le pont, et en suite se jette à la mer; pendant ce tems Matadoro, aidé des siens, ferme la trappe ; on entraîne Clémentina et Stéphana, qui tendent vers le ciel leurs mains suppliantes. A peine ont-elles disparues, qu'Ischini rentre en scène, tenant Géronio avec Pétro qui tient l'Hermite. Au même instant, Laurentini paraît sur le haut du rocher avec ses gardes. Il fait un geste d'effroi en voyant le précipice qui retarde sa marche.

SCENE XXII.

LAURENTINI, PETRO, ISCHINI, L'HERMITE, GERONIO, Gardes.

PETRO *à l'Hermite.*

Si tu n'nous déclare pas à l'instant la nouvelle retraite de tes infâmes complices, tu es mort.

ISCHINI.

Et comment voulez-vous qu'il vous l'dise. . . il est mnet.

GERONIO.

Ah ! mesbons seigneurs, ne nous tuez pas, je vous dirai tout, moi.

LAURENTINI *sur le rocher.*

Commence donc par nous donner les moyens de franchir ces rochers.

GERONIO.

Nous allons le faire à l'instant même.

(L'hermite indique qu'il va enseigner le moyen d'ouvrir le pont ; il monte sur le rocher, et montre de loin à Laurentini, qui est du côté opposé, l'endroit où est cachée la corde qui fait mouvoir le pont. Laurentini la découvre ; aidé de ses gardes, il tire à lui, le pont se ferme et lui offre un passage. Il descend en scène ainsi que sa suite.

LAURENTINI *après être descendu.*

Ils ont disparu, et je la perds peut-être pour toujours. (*A l'hermite*). Vil bandit ! si je ne la retrouve, tu périras.

GERONIO.

Pardonnez-nous, monseigneur, pardonnez-nous ; nous ne sommes pas coupables.

LAURENTINI.

Et comment te trouve tu parmi ces scélérats ?

GERONIO.

Hélas! monseigneur, il n'y a pas plus d'un mois, qu'ayant perdu mon père et ma mère, me voyant seul et sans appui, je suis venu dans cet hermitage pour y chercher la protection du seul parent qui me restât. . . que j'ai été cruellement trompé dans mon attente! . . retenu près de lui par ces Condottierri qui nous surveillent sans cesse, je me suis vu forcé à la triste nécessité de les servir malgré moi, en attendant que le Ciel m'offrit une occasion de les quitter.

LAURENTINI.

Peux-tu me prouver que tu ne veux pas me trahir?

L'hermite demande la permission d'écrire; on le laisse faire; il tire ses tablettes et écrit avec vivacité.

ISCHINI.

Tiens! que c'est drôle... le muet qui va parler... par écrit.

L'hermite continue d'écrire, et remet ses tablettes à Laurentini.

LAURENTINI *lisant.*

« Vous avez entendu la vérité toute entière. Je fus bien criminel; mais depuis que cet enfant est venu près de moi, j'ai reconnu l'enormité de mes fautes et je brûle de les réparer. Les Condottierri vont se retirer de l'autre côté du golfe, dans une caverne qui n'est connue que des chefs et de moi. Si ma situation affreuse et celle de cet enfant vous inspirent quelque confiance, permettez-moi de me rendre seul auprès du capitaine, qui ne pourra me soupçonner; vous m'accompagnerez avec vos hommes d'armes jusqu'au village prochain; là, je vous tracerai le plan que vous devez suivre pour sauver les deux femmes qu'ils enlèvent. Je réponds du succès sur ma tête, et, pour garant de ma fidélité, je vous laisse mon neveu en ôtage ». (*L'hermite remet l'enfant entre les mains de Pétro*).

LAURENTINI *à lui-même.*

Leurs déclarations unanimes me paraissent avoir je ne sais quel caractère de vérité. . .

PÉTRO *mettant la main sur son cœur.*

J'sentons aussi là quequ'chose qui m'dit qu'çà réussira.

GERONIO.

Ah! monseigneur! n'hésitez plus; ayez confiance en nous.

LAURENTINI *à l'hermite.*

Je consens à ce que tu me proposes; mais songe que la vie de ton neveu répond de ta discrétion. Si tu nous sers comme tu nous le promets, ta grace et une fortune honnête seront ta récompense. Si tu nous trompe, tes complices et toi, vous ne pourrez échapper à la juste vengeance de mon père, votre souverain. . . . Je suis prêt à partir. . . . guides-nous. Toi, Pétro, surveille cet enfant et ne le perds pas de vue.

GERONIO.

Oh! n'ayez pas de crainte, je ne veux pas vous échapper: témoin de tant de mauvaises actions, je suis trop heureux de vous aider aujourd'hui à en faire une bonne.

L'hermite prend le Ciel à témoin de la pureté de ses intentions. Ils sortent tous mystérieusement, dirigés par lui, et sans le perdre de vue.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente l'intérieur d'une caverne ; à la voûte pendent des stalactites ; de divers côtés on apperçoit des débris de conques marines et autres coquillages. A droite (de l'acteur) *une porte de fer : à gauche, une seconde entrée masquée par un quartier de roche ; quelques escabelles et une mauvaise table. Une lampe éclaire la scène.*

SCENE PREMIERE.

CLEMENTINA, STEPHANA.

Elles sont attachées à l'avant-scène, aux côtés opposés de la caverne.

CLEMENTINA *à voix basse.*

Ma Stéphana, ne peux-tu venir près de moi ?

STEPHANA.

Hélas ! je suis ainsi que toi chargée de ces indignes liens qui nous retiennent captives.

CLEMENTINA.

Tu as parlé avec tant de hardiesse à ces hommes féroces, qu'ils se sont vengés en nous enchaînant.

STEPHANA.

Je voyais ma mère indignement maltraitée, le glaive suspendu sur ma tête n'aurait pu retenir l'expression de la nature indignée.

CLEMENTINA.

Chère et malheureuse enfant ! . . nous sommes donc seules maintenant ?

STEPHANA.

Ils ne nous laissent respirer un moment en paix que pour nous accabler ensuite par leur odieuse persécution.

CLEMENTINA.

Dans quel lieu nous trouvons-nous ?

STEPHANA.

Dans une caverne disposée, à ce qu'il me paraît, pour servir d'habitation aux Condottierri.

CLEMENTINA.

Ainsi donc, il n'est aucun espoir de délivrance ? O mon dieu ! tu me punis cruellement d'une seule faute ; mais pourquoi ta bonté n'épargne-t-elle pas cette innocente créature ?

STEPHANA.

Calme-toi, bonne et généreuse mère, le ciel ne souffrira pas que le crime s'accomplisse. S'il permet que la vertu souffre un instant

sur la terre, ce n'est que pour la faire briller avec plus d'éclat.... Mais, j'entends marcher... on ouvre la porte de la caverne.

SCENE II.

Les Précédens, CRISPO.

CRISPO.

Eh bien! cela va mieux, à ce qu'il paraît. . . on jase, on cause de ses petits malheurs, on envoie ses persécuteurs au diable, c'est tout simple. (*A Stéphana*). Allons, allons, la belle enfant, il ne faut pas se désoler; quand on est jeune et jolie, on trouve du remède à tout, dans ce monde, excepté à la mort.

CLEMENTINA.

Chaque mot me fait frémir.

CRISPO *à Stéphana.*

Tenez, moi, je ne suis pas bien méchant, dans le fond. . . et si le capitaine voulait. . . si vous vouliez aussi... (*Riant*). eh! eh! éh! je vous mettrais toutes deux en liberté.

STEPHANA.

En liberté!

CRISPO.

A une condition cependant. (*Il rit*). Eh! eh! eh! (*Reprenant son sang-froid*). Mais ne pensons pas à cela, car le capitaine n'entend pas raison.

STEPHANA *en tremblant.*

Vous paraissez avoir un bon cœur.

CRISPO.

C'est selon. (*Minaudant*). Il faut un rien pour me rendre doux comme un petit agneau.

STEPHANA.

Si vous vouliez m'accorder une grace. . .

CRISPO.

Laquelle donc?

STEPHANA.

Ce qui me fait le plus souffrir, c'est d'être éloignée de ma bonne mère; attachez moi tout près d'elle.

CRISPO.

Ce n'est que cela? oh! cette grace-là ne passe pas mes pouvoirs; d'ailleurs, on ne vous a traitée aussi sévèrement que parce que vous avez voulu faire la petite mutine tout-à l'heure avec mes camarades: vous avez changé de ton, vous me parlez avec plus de douceur... moi, je me relâche un peu de la consigne, c'est tout simple; vous voyez qu'il y a tout à gagner avec nous en s'y prenant bien. (*La déliant*). Donnez, donnez ces jolies petites mains, que je les débarrasse de ces liens. (*Il la détache*).

STEPHANA *s'échappant et courant à sa mère.*

O ma mère! je pourrai donc au moins essuyer tes larmes!

CRISPO.

Jolie petite occupation! (*Apart*). Elle est vraiment charmante,

(*Haut*). Tenez, comme cette caverne est bien environnée et à l'abri de toute surprise, que j'y reste en personne et que vous êtes confiées à ma garde, je veux faire quelque chose de mieux pour vous. . . je ne vous attacherai pas du tout, jolie signora. . . restez près de votre mère, j'y consens. . . au moins, jusqu'à l'arrivée du capitaine.

STEPHANA *attendrie.*

Le Ciel vous bénira!

CRISPO.

Le Ciel!... je n'y compte pas beaucoup, à vous parler franchement; ce qu'il y a de plus sûr, c'est que je sens là, un certain plaisir.... (*Il met la main sur son cœur*). C'est vrai, comme je vous le dis.

CLEMENTINA.

Eh bien! mon ami, écoutez cette voix secrète qui parle à votre cœur; vous éprouvez du plaisir à faire le bien? Quel sera votre bonheur, si en paix avec votre conscience, vous pouvez dire un jour j'ai délivré l'innocence, j'ai empêché un double crime? Quittez les Condottierri, délivrez-nous, je réponds de votre grace.

CRISPO.

Non pas, s'il vous plaît; il y aurait trop de dangers et pas assez de profits..., moi, je vise au solide... (*On entend frapper trois coups à la porte*). Ah! ah! on frappe; c'est le signal convenu, mais, à tout événement, prenons nos précautions.

(Il va ouvrir, le pistolet à la main, et avec précaution).

SCENE III.

Les Précédens, L'HERMITE.

CRISPO.

Bon!.. c'est notre hermite.... Vieux pécheur! te voilà donc échappé des mains de l'ennemi... le capitaine et moi, nous t'avons cru occis. (*L'hermite lui décrit les dangers qu'il a courus*).

CRISPO.

J'entends, tu as couru de grands dangers, n'est-ce pas? et cependant tu t'en es tiré.

L'hermite saisit un instant, et fait un signe à Stéphana, qui reste étonnée.

STEPHANA *bas à Clémentina.*

L'hermite m'a fait un signe d'intelligence.

CLEMENTINA *bas.*

Ne serait-ce point un nouveau piége?

CRISPO *se rapprochant de Clémentina.*

Cela paraît vous étonner toutes deux, cà... vous voyez bien que votre Ciel ne se mêle guère de ce qui se passe ici bas... sans cela, il commencerait par débarrasser la terre de tous les hypocrites comme celui-là. (*A l'Hermite*). Où est le petit Géronio? (*L'Hermite indique l'extérieur de la caverne, et cherche à fixer l'attention de Stéphana*). Il est allé à la découverte? fort bien.

L'hermite montre un billet à Stéphana.

STEPHANA *bas.*

Un billet!

CLEMENTINA *bas.*

Un billet !

CRISPO *se retournant.*

Heun !... qu'est-ce que vous dites ?

STEPHANA *tremblante.*

Nous n'avons pas parlé.

CRISPO *riant.*

Vous allez voir que c'est ce muet que j'aurai entendu. Allons, allons, bonnes femmes, ne vous gênez pas, causez avec le saint personnage, si cela vous arrange ; mais je vous préviens qu'il ne vous répondra pas, le capitaine a mis bon ordre à son indiscrétion. (*Il rit*). Ah ! ah ! ah !

L'hermite passe adroitement le billet à Stéphana, ensuite il aborde Crispo, et lui demande à boire.

CRISPO *à l'Hermite.*

Il veux à boire ? (*A Stéphana*). Je l'entends parler, moi, par ses gestes (*A l'Hermite*). Tiens ; quand on a eu peur, un coup de rac ou d'aqua d'oro, ça remet (*L Hermite boit avec Crispo*).

STÉPHANA *ouvrant le billet et lisant.*

« Confiance entière dans l'Hermite muet. Je vous sauverai. — *Laurentini* ».

CLEMENTINA.

Dieu protecteur !

CRISPO.

Est-ce que vous en voulez aussi vous autres ; point de façons.... je suis en train de donner, ce qui ne m'arrive pas tous les jours ; ça ne vous fera pas de mal, profitez-en.

L'hermite lui prend sa gourde en lui indiquant qu'il va l'offrir.

CRISPO.

Oui, offre toi même ; je m'apperçois que ta robe les effarouche moins, qui mon uniforme.

(Stéphana donne à boire à sa mère. Pendant ce petit mouvement l'hermite reprend le billet et l'avale.)

CRISPO.

Eh bien ! est-ce avalé ? C'est bon pas vrai. Ah ! ah ! ah ! (*Il rit La porte s'ouvre.*) Voici le capitaine.. ne badinons pas, car il n'est pas plaisant le capitaine.

SCENE IV.

Les Précédens. MATADORO, BARTOLI, GERONIO.

(Bartoli referme soigneusement la porte.)

MATADORO, *à Géronio.*

Tu dis donc que tout est calme au dehors et l'ennemi éloigné ?

GERONIO.

Oui, capitaine. A l'aide de l'obscurité, j'ai suivi les troupes du prince jusqu'à la vue de Tarente. (*avec une double intention.*) Nous pouvons être tranquilles, cela va fort bien. (*bas à Stéphana.*) Tout se prépare pour votre délivrance.

MATADORO.

Le petit bonhomme a de l'adresse, de l'intelligence, nous finirons par en faire quelque chose.

GÉRONIO.

Je l'espère bien.

MATADORO.

Sers-nous toujours avec la même fidélité.

GÉRONIO.

Oh! çà, je vous le promets.

MATADORO.

Ton oncle et toi, vous en serez bien récompensés.

GÉRONIO, *mettant la main sur son cœur.*

Oh! je compte beaucoup sur la récompense, elle ne m'échappera pas.

BARTOLI.

Ce pauvre petit Geronio avait eu d'abord bien de la peine à s'accoutumer à nos manières.

GÉRONIO.

C'est vrai çà..

CRISPO.

Il s'y fera, et il s'en trouvera bien.

GERONIO, *regardant Stéphana.*

Jon'ai jamais eu tant de plaisir à être avec vous, qu'aujourd'hui.

MATADORO, *lui frappant sur la joue.*

Il est charmant, Geronio. Allons, nous pouvons nous reposer un moment. (*à Géronio.*) Toi, veilles au dehors à cette porte et sois bien attentif au moindre bruit.

GERONIO, *en sortant avec une double intention.*

Oui, je vais veiller pour vous.

(Matadoro ordonne à Crispo d'ouvrir la porte à Géronio; pendant ce tems, aidé par Bartoli, il range la table et les escabelles, l'hermite profite de ce moment pour rassurer Stéphana par sa pantomime animée.)

MATADORO, *bas à Crispo.*

Bartoli et moi, nous avons visité exactement la grande grotte, dont l'entrée, masquée par ce quartier de roc, est inconnue de cet imbécille. (*montrant l'hermite.*) A l'ouverture de la grotte, qui donne vers la mer, nous avons à tout événement placé une chaloupe; si par hazard ou par trahison, on venait à découvrir cette caverne, dans un instant nous saurions nous mettre à l'abri.

BARTOLI.

Voici une bonne bouteille de vin de la Calabre que j'ai sauvée de la déroute. . . buvons un coup, nous en avons besoin.

MATADORO.

Je le veux bien.

STÉPHANA, *bas a Clémentina.*

L'adresse de ce jeune homme et l'expression douce de la figure de cet hermite, me rassurent.

CLÉMENTINA.

Puissent ils réussir!

MATADORO.

Faisons part à l'Hermite des derniers ordres de la duchesse. Toi, Crispo, reste auprès de ces femmes, et surveille leurs moindres mouvemens.

CRISPO.

Laissez-donc, on ne m'attrappe pas moi.

CLÉMENTINA, *bas à Stéphana.*

Feignons de dormir.

STÉPHANA, *bas.*

Je ne les perdrai pas de vue. (*Elles feignent de vouloir dormir.*)

CRISPO, *regardant les deux femmes*

Vous-faites bien de prendre votre parti ; tachez de rêver qu'on vous délivre ; çà vous fera toujours passer un moment agréable. . Moi, je vais fumer ma pipe. Chacun son plaisir.

(Il se place sur une escabelle, allume sa pipe et fume. Stéphana feint de sommeiller, et prête l'oreille sans pouvoir rien entendre de ce qui se dit de l'autre côté de la scène.)

MATADORO, *bas après avoir bu avec Bartoli.*

L'ordre de la duchesse était accompagné de deux cents ducats d'or. C'est l'avant-garde de ce qui nous revient.

BARTOLI, *à l'Hermite qui s'est assis à table à la place de Crispo.*

Ouvres tes oreilles, bon homme, et songe à bien nous seconder.

STÉPHANA, *très-bas à sa mère.*

Je n'entends rien.

L'Hermite promet de ne pas y manquer. Crispo se lève et se rapproche de la table.

MATADORO, *à demi voix.*

La duchesse ordonne que la jeune fille et sa mère soient conduites en Sicile, et livrées aux corsaires de Barbarie.

L'Hermite fait un signe d'effroi.

BARTOLI.

Quand?

MATADORO.

A l'instant même, puisque rien ne nous retient plus dans ce pays c'est Bartoli que je charge de cette expédition . . moi, je ne tarderai pas à vous suivre.

CRISPO.

Oui, mais qui nous dédommagera des pertes réelles que nous faisons en quittant l'Italie ?

MATADORO.

Cinq mille ducats que la Duchesse nous fera compter demain au point du jour, si notre convoi est à la voile.

BARTOLI.

Et que nous partagerons. .

MATADORO.

A l'ordinaire : deux parts pour moi, le reste pour vous deux.

L'Hermite paraît rêveur et soupire.

BARTOLI.

Sois tranquille, nous te ferons la petite part.

MATADORO.

Tu peux y compter. (*On entend du bruit.*)

BARTOLI.

Diable ! d'où vient ce bruit?

(Ils écoutent tous ; on frappe fortement à la porte.)

CLÉMENTINA.

Je tremble d'effroi.

(Les condottierri ouvrent avec la plus grande précaution , l'Hermite laisse lire sur son front l'espérance qui l'anime et que Stéphana semble partager.)

SCENE VI.

Les Précédens , GERONIO, un Garde.

GERONIO.

C'est un messager de la Duchesse. (*bas à Clémentina.*) Ne craignez rien,

(Un garde, enveloppé d'un manteau rouge, allongé la moitié du corps dans la caverne, met un doigt sur sa bouche, donne à Matadoro un billet, et sort reconduit par Crispo.)

SCENE VII.

CLEMENTINA, STÉPHANA, L'HERMITE, BARTOLI, GERONIO, MATADORO.

MATADORO.

Quel mystère ! (*ouvrant le billet.*) Voyons ce que contient ce billet.

STÉPHANA, *à part.*

Faut-il espérer ?.. Faut-il craindre ? ..

CLÉMENTINA *à part.*

Cruelle alternative !

MATADORO, *a Bartoli.*

Ce billet est tracé par Réginalde. . . lisons. » Imprudens , que faites-vous ? vous vous endormez dans une profonde sécurité , tandis que la tempête gronde sur vos têtes.

BARTOLI.

Qu'est-ce que cela signifie ?

MATADORO *lisant.*

Géronio se glisse près de lui et écoute.

« Le prince de Tarente et le perfide Laurentini ont rassemblé leurs troupes ; ils marchent vers votre asile , qui leur est connu.

GERONIO *a part.*

Tout est découvert.

MATADORO *lisant.*

« Vous avez été trahis. (*Il s'arrête , et examine l'hermite et l'enfant ; il continue de lire*). Je soupçonne fortement l'hermite. . .

GERONIO *a part.*

Tâchons de nous tirer de ce mauvais pas.

MATADORO *lisant.*

» Car l'enfant qui le conduit a été vu à Tarente. (*A Géronio*). Petit malheureux !

GERONIO.

Pourquoi donc vous fâcher, signor, ne vous ai-je pas dit tout-à-l'heure que j'avais espionné l'ennemi jusqu'auprès de Tarente, et me ferez-vous un crime de ce que j'ai fait pour votre service ?

BARTOLI.

Il a l'air de bonne foi, mais l'hermite qui nous a quitté pendant l'action. . . ne serait-ce pas, . . je m'en suis toujours méfié.

GERONIO.

Vous n'y pensez pas ; si mon oncle vous avait trahi, serait-il venu vous trouver dans cette caverne, et moi-même aurai-je l'imprudence d'y venir avec lui. Refléchissez-bien à cela et vous verrez que nous ne sommes pas coupables.

MATADORO *bas à Bartoli.*

Il a raison. (*Haut*). Malheur à tous deux si vous me trompiez.

GERONIO.

Oh ! nous nous en garderons bien. (*Bas à l'hermite*). Le mal est réparé.

MATADORO *finissant de lire.*

« Fuyez sans perdre une minute, et retirez-vous avec vos deux prisonnières dans la partie ruinée du vieux château d'Otrante ; vous m'y trouverez ».

GERONIO *bas.*

C'est bon à savoir.

MATADORO.

Allons, il faut nous mettre en marche.

GERONIO *à Clémentina.*

Tâchez de gagner du tems.

BARTOLI.

Point de délais, partons.

CLÉMENTINA.

Barbares ! où voulez-vous donc nous conduire ? Otez-moi la vie, je ne m'en plaindrai pas, mais épargnez les jours de ma fille, et ne la livrez pas à notre cruelle ennemie.

MATADORO.

Paix. . . je n'écoute rien.

On entend un grand bruit ; tous s'arrêtent en exprimant les diverses sensations qu'ils éprouvent.

SCENE VIII.

Les Précédens, CRISPO, Troupe de Condiotterri.

CRISPO *accourant en désordre.*

Aux armes ! l'ennemi attaque nos avant-postes, ils se replient de ce côté, nous sommes perdus. . .

MATADORO.

Pas encore. . . l'issue secrette par la grande grotte va nous mettre hors d'atteinte et la chaloupe qui nous attend nous portera en une demi-heure sous les murs du château d'Otrante, sans aucun dan-

gers. . . Emparez-vous de ces femmes. . . toi, Bartoli, prends un flambeau et sers-nous de guide.

Les brigands font un mouvement vers les deux femmes. Bartoli ouvre l'issue secrète pratiquée dans le roc.

CLEMENTINA.

Prenez pitié de ma fille.

STEPHANA.

Epargnez ma pauvre mère.

MATADORO.

Silence, ou par la mort. . .

Ils sortent tous mystérieusement par la fausse porte, qui se referme; on entend un grand tumulte au dehors, la porte de fer est enfoncée.

SCENE IX.

LAURENTINI, ALBERTO, PETRO, ISCHINI, Gardes.

Ils entrent tous en scène et restent stupéfaits en ne trouvant personne dans la caverne.

LAURENTINI.

Ils étaient ici tout-à-l'heure, je n'en saurais douter.

ALBERTO.

Cette caverne ne paraît cependant pas avoir d'autre issue que celle par laquelle nous y sommes parvenus.

PÉTRO.

Ce sont de vrais démons que ces enragés-là.

ISCHINI.

C'en sont.

LAURENTINI.

Il y a sans doute quelqu'autre sortie cachée avec art. . . Cherchons partout.

ISCHINI.

Oui, cherchons hardiment. . . Mais sans trop nous aventurer cependant. (*Ils cherchent de divers cotés.*)

LAURENTINI.

Je ne vois rien.

ISCHINI, *près de la porte secrète.*

Monseigneur! . . il m'semble que j'entendons comme un bruit sourd en dedans des rochers.

PETRO, *écoutant.*

C'est vrai. . . on dirait qu'on marche dans l'éloignement.

ALBERTO.

Tenons-nous sur nos gardes.

(Ils reculent en présentant la bayonnette et se blotissent en divers groupes.)

SCENE X.

Les Précédens, GERONIO.

(La porte secrète s'ouvre, ils font tous un mouvement en avant et s'arrêtent en appercevant Gérono.

GERONIO.

Chut !... Ecoutez-moi avec attention, cette issue secrète conduit à la mer.... les Condottierri entraînent les deux malheureuses prisonnières de ce côté ... je suis resté en arrière et au péril de mes jours, je profite de l'instant où ils s'embarquent pour venir vous diriger... On conduit Clementina et sa fille au vieux château d'Otrante, retournez par les rochers en longeant la cote, vous serez à Otrante presqu'aussitôt que nous.

LAURENTINI.

Pourquoi ne pas attaquer sur-le-champ ces scélérats.

GERONIO.

Gardez-vous-en bien, vous ne seriez peut-être pas les plus forts dans ce passage obscur et dangereux, et si vous etiez vainqueurs, ils seraient assez barbares peut-être pour massacrer leurs victimes.

LAURENTINI.

Grand dieu!

GERONIO.

Suivez mon conseil; je vous quitte, car si on me soupçonnait, je serais perdu sans vous être d'aucune utilité. Adieu.

(Il sort et referme l'entrée souterraine.)

SCENE XI.

Les Précédens, excepté GERONIO.

LAURENTINI.

Que résoudre?

ALBERTO.

Il faut suivre l'avis de cet enfant.

ISCHINI.

Et nous en aller ... c'est le plus sage.

LAURENTINI.

Ah! mon père! plus de repos pour moi, si je ne parviens à sauver l'infortunée Stéphana, et sa respectable mère.

ALBERTO.

Il ne suffit pas de détruire cette horde de bandits et de délivrer les deux infortunées tombées dans leurs mains, comme prince suzerain je dois réclamer de l'usurpatrice les droits sacrés de Clémentina contenus dans l'écrit qui m'a été remis par Pétro, et si Réginalde résiste à mes sollicitations, je saurai la réduire par la force des armes et la punir de tant de perfidies.

ISCHINI.

C'est bien ce que j'pensons.

ALBERTO.

Marchons, sans crainte, on est sûr de la victoire, quand on combat pour punir le crime, servir son souverain, sa patrie et pour défendre la cause de l'innocence persécutée.

(Ils sortent par la porte de fer.)

SCENE XII.

PETRO, ISCHINI.

PETRO, *a Ischini rêveur.*

Eh bien, viens-tu ? à quoi rêve-tu là?

ISCHINI.

A quoi je rêvons !... Vous voyez bien maître Pétro, c'que vient d'dire Monseigneur, m'a donné un courage.... qu'ça m'fait trembler d'avance.

PETRO, *sortant.*

C'est c'que nous verrons bientôt. (*Ischini sort.*)

Le Théâtre change et représente dans le fond la mer sur les bords de laquelle on apperçoit une partie du vieux château d'Otrante, les murs construits en briques rouges sont délabrés, couverts de mousse, de lierre, une tour a demi-ruinée, les flanque vers la mer, en avant des remparts est un vieux pont-levis avec ses tourelles; en face un rocher saillant penché sur la mer.

SCENE XIII.

REGINALDE, Gardes.

(Réginalde en habit de guerrière.)

RÉGINALDE, *sortant du château.*

Le jour s'avance et ils ne paraissent point encore! (*elle regarde vers la mer.*) Mon avis serait-il parvenu trop tard? l'expédition serait-elle manquée? Ah si ma sœur est échappée, si je ne puis la faire consentir ou de gré ou de force à me céder ses droits, désormais incontestables, il n'est point d'extrémités auxquelles je ne me porte pour conserver dans mes mains la puissance souveraine... j'ai repris mes armes, je ne les quitterai qu'avec la vie ou après la victoire. (*remontant vers la mer.*) J'apperçois une barque, elle aborde de l'autre côté des rochers, je n'en puis plus douter, ce sont eux et tout a réussi au-delà de mes espérances.

SCENE XIV.

Les Précédens, MATADORO, BARTOLI.

MATADORO.

Je vous amène ces deux femmes, et nous sommes prêts à les remettre entre vos mains, quand vous compterez dans les vôtres la récompense promise.

RÉGINALDE.

Rien de plus juste. . . mais j'ai encore besoin de vos secours.

MATADORO.

Nous vous sommes tous dévoués, vous le savez.

RÉGINALDE.

Pourquoi faut-il qu'on ait pu arracher des mains de Lamberti, cet écrit fatal dont il était dépositaire?

BARTOLI

Que vous fait cet écrit, puisque Lamberti n'est plus?

RÉGINALD

J'ai la certitude que cet important papier est tombé, je ne sais par quel hazard, entre les mains du prince Alberto.

BARTOLI.

Voilà qui est singulier.

RÉGINALDE.

Il contenait, puisqu'il faut l'avouer, les dernières volontés de mon père : il avait eu la faiblesse de rendre à ma sœur, l'héritage dont son testament m'avait investie.

MATADORO.

Que vous importe! cette sœur n'est-elle pas en votre pouvoir?

REGINALDE.

Aujourd'hui sa mort même ne m'assurerait pas la possession paisible du duché, puisqu'à son défaut il devait retourner à la maison de Tarente; il faut que j'obtienne de ma sœur une renonciation volontaire et formelle. Voila pourquoi j'ai différé ma vengeance en vous chargeant de me l'amener. . . Je veux la menacer, l'effrayer, la séduire. . Enfin, obtenir par quelque moyen que ce soit, qu'elle condescende à ma volonté.

BARTOLI.

Cela ne sera pas difficile.

RÉGINALDE.

C'est envain qu'alors le prince Alberto viendrait pour la défendre; une fois saisie de sa renonciation que pourra-t-il exiger de moi?

MATADORO.

Rien, sans doute, votre plan est bien combiné.

RÉGINALDE.

Mon ambition enfin satisfaite, laissera mon ame ouverte à un sentiment plus tendre : mais si Laurentini persiste à me préférer mon indigne rivale, qu'il tremble, mon amour-propre outragé ne connaîtra plus de bornes. Les voici : faites-les conduire près de moi, laissez nous seuls un instant, et soyez prêts au premier signal à executer mes ordres.

MATADORO.

Comptez sur nous.

SCÈNE XV.

Les Précédens, CLEMENTINA, STEPHANA, GERONIO, Condottierri.

STEPHANA.

O ciel! c'est Réginalde!

CLEMENTINA *avec effroi.*

Ma sœur! . .

REGINALDE.

Oui, Clémentina, c'est ta sœur : mais pourquoi cet effroi?

CLEMENTINA.

Réginalde peut le demander, quand je suis à côté d'elle et que je la sais entourée des ennemis de sa patrie !

REGINALDE.

Je ne veux point te faire de mal.

CLEMENTINA.

Le sacrificateur flatte souvent sa victime avant de l'immoler.

REGINALDE.

Ton sort dépend de toi.

CLEMENTINA.

Que faut-il faire?

REGINALDE.

Renoncer à tes droits sur le duché d'Otrante.

CLEMENTINA.

Moi! renoncer aux droits de ma naissance? Réginalde, as-tu bien pesé les conséquences de cette étrange proposition? Lorsque tu m'as ravi le repos, en appelant sur ma tête la malédiction paternelle, lorsque proscrite, abandonnée, privée de mon époux par un assassinat dont je frémis de dévoiler le véritable auteur, je suis descendue à l'état d'humiliation dans lequel tu vois ta souveraine; mon cœur brisé par la douleur devrait, sans doute, laisser un libre accès au sentiment de la vengeance. . . eh bien ! Réginalde, au milieu de tant d'atrocités, j'éprouve peut être encore en ta présence cette émotion que la nature attache au nom sacré d'une sœur. . . oui, je me sens capable d'oublier et tes fautes et mes malheurs. . . mais sacrifier les intérêts de ma fille, la dépouiller de l'héritage de ses pères, de son nom, de ses titres, lui enlever, par une coupable faiblesse, l'espoir d'une illustre alliance et le bonheur de son avenir. . . je suis mère, Réginalde, et, crois-moi, un tel effort est au-dessus de l'humanité.

REGINALDE.

Ces craintes sont exagérées. . .

CLEMENTINA.

Tu sais trop bien qu'elles sont réelles.

REGINALDE.

J'exige que tu signes...

CLEMENTINA.

L'arrêt de proscription de ma fille... jamais.

REGINALDE.

C'est à ce prix seul que je mets la liberté et la vie de ta fille.

CLEMENTINA.

Quoi! tu oserais porter une main criminelle.

REGINALDE.

Je puis tout oser.

CLEMENTINA.

Ainsi, tu foules aux pieds tous les sentimens qui forment les liens de la société, et que le monde révère comme sacrés et inviolables, Réginalde, jusqu'à ce moment tu n'avais mérité que ma

haine, tu viens d'y ajouter le mépris.

REGINALDE.

C'est trop long-tems souffrir, je veux être obéie, ou à l'instant même tu vas entendre le dernier soupir de ta fille.

Elle fait un geste, Matadoro et Bartoli saisissent Stéphana; celle-ci fait un cri.

CLEMENTINA *cherchant sa fille et étendant les bras pour l'embrasser.*

Quoi, monstre... tu aurais la barbarie... (*Embrassant Stéphana*). Ah! la voilà!.. c'est elle.

STEPHANA.

Laisse-lui cette fortune, ces titres pour lesquels elle a sacrifié tout, jusqu'à sa conscience... l'amitié et les soins de ta fille t'en dédommageront.

CLEMENTINA *la serrant dans ses bras.*

Cher enfant!

STEPHANA.

Renonçons aux grandeurs, ce sont des bienfaits perfides, puisque la soif de les posséder fait commettre tant de crimes... oui, ma mère, fuyons ces lieux d'horreur, et dans une douce obscurité, viens jouir des seuls biens que la méchanceté des hommes ne sauraient te ravir, l'estime de toi-même et l'amour de ta fille.

CLEMENTINA.

Tu l'emportes, ma fille... je consens à tout.

REGINALDE *à part.*

J'ai réussi!

SCENE XVI.

Les Précédens CRISPO, L'HERMITE,

CRISPO *à Réginalde.*

Madame, nous venons d'appercevoir dans la plaine plusieurs colonnes ennemies, et j'ai cru reconnaître les enseignes du prince de Tarente.

REGINALDE *à part.*

Il arrivera trop tard. (*Haut*) Entrons au château; je vous en donne ma parole, Clémentina, vous et votre fille, vous serez libres dès que les formalités voulues pour la renonciation auront été remplies.

CLEMENTINA.

Ah! Réginalde! puisse votre conscience n'être point accablée un jour par le poids affreux du remords... c'est le dernier vœu d'une sœur que vous outragez... et qui vous pardonne. Soutiens-moi, ma fille.

Elle entre au château, appuyée sur Stephana, et suivie par les Gardes.

SCENE XVII.

REGINALDE, MATADORO, CRISPO, BARTOLI, L'HERMITE, GERONIO, Condottierri.

REGINALDE *a Matadoro.*

Placez-vous en embuscade avec les braves Condottierri, dans ce bois épais, derrière cette tourelle; je n'ai auprès de moi qu'un petit nombre de mes gardes les plus affidés, et si malgré la renonciation de ma sœur, Alberto et son fils se montraient rebelles à ma volonté, qu'ils trouvent la mort au pied de ces murailles.

MATADORO.

Je vous comprends.

REGINALDE.

Je suis armée pour vous seconder, je marcherai moi-même à votre tête, et comptez bien qu'après la réussite, tous mes trésors vous seront ouverts.

MATADORO.

Votre cause est la nôtre, nous ne vous abandonnerons pas.

GERONIO *a part.*

Elles sont perdues. (*La nuit commence*).

Réginalde rentre au château, le pont se lève, les Condottierri se cachent.

SCENE XVIII.

LAURENTINI, ALBERTO, PETRO, Gardes.

Petro entre le premier et examine le château.

PETRO *a Alberto.*

Oui, monseigneur, les prisonnières sont dans c'château avec leurs ravisseurs, sous la protection de la duchesse... je v'nons d'les appercevoir.

LAURENTINI.

Ah! mon père! si la vindicative Réginalde levait sur Stéphana une main accoutumée au crime...

ALBERTO.

J'espère la prévenir; les forces que j'ai en réserve sont trop imposantes pour que je ne l'oblige pas à une prompte capitulation.

La trompette sonne dans le château; un petit drapeau paraît sur la tour.

Que veut dire ce signal?

LAURENTINI.

Ce drapeau semblerait annoncer un parlementaire.

ALBERTO.

Sachons ce qu'il vient nous apprendre.

Le pont-levis se baisse, un garde sort du château, et remet un écrit à Alberto.

ALBERTO *lisant.*

« Réginalde d'Otrante, voulant épargner le sang des soldats, demande au prince de Tarente une entrevue pour regler leurs différents ».

Dites à votre maîtresse que je lui accorde sa demande et que je l'attends. Je vais faire éloigner mes troupes, qu'aucun de ses hommes d'armes ne sorte du château ; sa garde se mettra en bataille sur les remparts, mon escorte se rangera sur ce rocher. La duchesse peut venir sans rien craindre.

Le parlementaire rentre au château.

LAURENTINI.

Défiez-vous de cette femme, mon père.

ALBERTO.

Que puis-je craindre, peut être les dangers qu'elle court ont-ils changé ses sentimens ; dans tous les cas mon devoir est d'entendre ses propositions . . la voici . . . eloigne-toi, mon fils.

SCENE. XIX.

Les Précédens, REGINALDE, Gardes des deux partis. Ensuite MATADORO, CRISPO, BARTOLI, GERONIO, Condottierri.

La garde de Réginalde se déploie sur le rempart ; les troupes d'Alberto s'éloignent ; il ne reste dans le fond, sur le rocher, qu'un peloton et Laurentini ; Réginalde s'avance seule ; elle aborde le prince avec calme. Deux gardes portant des flambeaux sont en dehors.

REGINALDE.

Je viens vous demander, prince, par quel motif vous avez rassemblé ces troupes qui semblent me menacer, lorsqu'aujourd'hui encore nous vons juré paix et amitié.

ALBERTO.

Avant de vous répondre, dites-moi, madame, pourquoi votre château sert-il d'azile aux Condottierri, à ces bandits que vous aviez promis d'exterminer, pourquoi deux femmes enlevées par eux dans mes domaines sont-elles détenues par vous au mepris des droits sacrés de la suzeraineté.

RÉGINALDE.

Instruite que vous armiez contre moi, prince, j'ai dû prendre à ma solde tous ceux qui se présentaient ; s'il se trouve des Condottierri parmi eux je saurai les licencier ou les punir, lorsque les dangers qui me menacent seront dissipés : quant aux deux femmes que vous réclamez, ce sont les ennemis de l'état, je ne puis vous les rendre.

ALBERTO.

Vous appelez ennemie de l'état, celle qui en est la légitime souveraine.

RÉGINALDE.

Elle a perdu ses droits, mon père me les a transmis.

ALBERTO.

Trompé par vous, votre père avait commis une injustice, il l'a revoquée en expirant... j'en ai la preuve authentique.

REGINALDE.

L'écrit qui révoque les dernières dispositions du duc d'Otrante est annullé par l'acte de renonciation que ma sœur vient de signer aujourd'hui même en ma faveur.

ALBERTO.

Si Clémentina a signé un acte semblable, son consentement lui a été arraché par la violence.

REGINALDE.

Quoi, seigneur, vous penseriez?..

ALBERTO.

Que l'ambition conseille et fait exécuter tous les crimes... Au reste votre sœur est dans ce château, puisqu'elle a, dites-vous, renoncé de plein gré à la succession de son père, qu'elle paraisse et qu'elle me le déclare de vive voix.

RÉGINALDE.

Le doute est une insulte.

ALBERTO.

Le refus, une preuve sans réplique.

RÉGINALDE.

Etes-vous notre juge.

ALBERTO.

Oui, en qualité de seigneur suzerain, j'ai le droit de prononcer.

REGINALDE.

En vassale opprimée, j'ai celui de me défendre.

ALBERTO.

Eh bien, la force des armes en décidera.

GERONIO, *se glissant auprès du Prince.*

Prenez garde, on vous dresse une embûche.

REGINALDE, *criant.*

Petit misérable!... à moi soldats.

Les Condottierri enveloppent le prince et sont prêts à le faire prisonnier.

ALBERTO.

O Trahison!

LAURENTINI, *sur le rocher.*

Punissons la perfide, vengeons mon père!

On veut entraîner Alberto; Laurentini s'élance en bas du rocher, et le délivre. Les troupes du prince s'avancent; celles de la duchesse font une sortie, mêlée générale. Combats particuliers et généraux, dans lesquels Laurentini déploye la plus grande valeur. Bartoli est tué par lui, Matadoro, Crispo et le reste de la troupe sont en fuite; l'Hermite et Géronio combattent contre eux avec courage. La mêlée se perd à droite et à gauche.

SCENE XX.

REGINALDE, Gardes.

Réginalde, harassée de fatigue, entre avec une poignée de soldats en désordre; elle a combattu; son épée est brisée; elle a perdu son casque, ses cheveux flottent sur ses épaules, ses joues sont couvertes de la pâleur de la mort. Nuit complette.

REGINALDE.

Plus d'espérance. Tout est perdu. . Les Condottierri sont massacrés... Mes soldats en fuite, les ennemis victorieux. Victime de l'amour et de l'ambition, il faut périr... Oui, mais je ne mourrai pas seule... ma rivale ne recevra point la main de l'ingrat qui a dédaigné la mienne... Mon indigne sœur ne jouira pas de son triomphe... Le salpêtre entassé sous ces murailles va s'enflammer et faire rouler dans la poussière les débris de ces tours qui renferment mes ennemis, j'entends des chants de victoire... C'est le signal de la vengeance.

Elle entre furieuse dans le Château; ses gardes la suivent, le pont est levé.

SCENE XXI.

ALBERTO, LAURENTINI, PETRO, GERONIO, Gardes.

LAURENTINI, *entrant a la tête des siens.*

Soldats, encore un pas et la victoire est entièrement à nous; ces murs renferment la véritable souveraine d'Otrante, cette femme aussi infortunée que vertueuse pour laquelle nous combattons; votre courage saura les franchir. Suivez moi.

Toutes les troupes font un mouvement vers le pont-levis, elles s'arrêtent en voyant paraître Réginalde.

SCENE XXII.

Les Précédens, REGINALDE.

RÉGINALDE, *sur le rempart, tenant en main un flambeau allumé.*

Il n'est plus tems, Laurentini, j'ai creusé la tombe qui va dévorer ton amante... l'abyme est ouvert sous nos pas, je vais m'y précipiter, mais j'entraine avec moi, mon odieuse rivale... Je suis vengée.

Elle se frappe d'un poignard et tombe; aussitot une forte détonation se fait entendre, le feu éclate de toutes parts; les gardes de la Duchesse cherchent leur salut dans la fuite, ceux du prince reculent épouvantés.

SCENE XXIII, et dernière.

Les Précédens, CLEMENTINA, STEPHANA.

La muraille du rempart s'écroule; Stéphana, les cheveux épars, s'élance par l'ouverture; le feu redouble, une dernière explosion fait sauter la tour et sur ses débris on apperçoit Clémentina à travers les flammes.

STÉPHANA, *avec délire.*

Ma mère, ma mère. . . Laurentini, sauvez ma mère.

CLÉMENTINA.

Stéphana! . . ma fille!

LAURENTINI, *a Stéphana.*

Je la sauverai, ou je périrai avec elle.

Une poutre qui fait partie de la construction de la tour, se détache, tombe en travers, et va porter d'un bout sur le rocher qui est du côté opposé. Laurentini passe sur cette poutre enflammée, va chercher Clementina, et la ramène par le même chemin.

CLÉMENTINA.

Où est Stéphana?

STÉPHANA, *se jettant dans ses bras.*

Dans les bras de sa mère.

CLÉMENTINA.

Chère fille!

ALBERTO.

Votre cruelle ennemie n'est plus, princesse, et le ciel toujours juste, vous a fait échapper à sa rage; ne faisons plus qu'une seule famille, et que la fille de la véritable duchesse d'Otrante, devienne le lien sacré qui unira désormais les deux états.

CLÉMENTINA.

J'y consens.

LAURENTINI.

Stéphana daignera-t-elle faire mon bonheur?

STÉPHANA.

N'êtes-vous pas le sauveur de ma mère.

Clémentina unit leurs mains, en devenant le centre d'un groupe général.

FIN.

De l'Imprimerie de HOCQUET ET COMP., rue du Faubourg Montmartre, n°. 4, au coin du boulevard.

PQ 2211 C97F5
Cuvelier de Trye, Jean Guillaume Antoine

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY